

« Le signe ultime de la fraternité, c'est un geste et une parole, un geste qui se joue aux frontières ; c'est le geste qui lave ces frontières du corps que sont nos pieds. Mais, comme le dit Jésus à Pierre, parce que les limites, les frontières, les pieds sont lavés, c'est toute la personne qui est touchée. »

Pascal WINTZER

2009

LE DÉFI DE LA FRATERNITÉ. UNIVERSITÉ D'ÉTÉ 2009

L. A. C. - n° 252

Le défi de la fraternité

Université d'été 2009

Va trouver mes frères

Une fraternité éprouvée

Une méthode théologique

Sommaire

● Éditorial Dominique FONTAINE.....	1
● Une méthode théologique Hugues ERNOULT et Dominique FONTAINE	3
● Prière d'ouverture	7
● Être frères ici et là-bas Justinia CLÉMENT.....	11
● Le défi de la fraternité Emmanuel FALQUE	15
● Un débat avec Emmanuel Falque	35
● EN LIBRAIRIE	46
● Les cahiers de la fraternité	47
● La fraternité dans des ateliers créatifs	61
● La fraternité éprouvée Pascal WINTZER.....	63
● Retour en images	71
● UN LIVRE - UN AUTEUR <i>J'aimerais vous dire</i> du P. Albert ROUET.....	73
● LIVRES REÇUS à la rédaction	77

Communauté Mission de France

LA "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations. Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - **Fax :** 01 43 24 79 55 - **Courriel :** mdf@club-internet.fr - **Site :** www.mission-de-france.com

Directeur gérant : Dominique FONTAINE

Responsable : Danièle COURTOIS

Comité de rédaction : Pierre CHAMARD-BOIS, Danièle COURTOIS, Dominique FONTAINE, Pierre GERMAIN, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Yves PETITON, Marie-Odile PONTIER, Christophe ROUCOU, Christelle SEGUENOT

Maquettiste : Florence MAYJONADE-CLAYETTE **Relecture** : Michel GROLLEAUD

Abonnements : Sophie MAYJONADE **Photos** : Communauté Mission de France

Abonnements (5 numéros par an) France et étranger : Abonnement ordinaire : 32 € – Abonnement de soutien : 38 €
Le numéro : 7,00 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,56 €.

Dépôt légal n° 455 - Décembre 2009

Imprimerie Moderne Auxerroise
BP 142
89002 AUXERRE CEDEX

N° commission paritaire : 1109 G 85660



Ce numéro rend compte de l'Université d'été 2009 de la Communauté Mission de France, qui a eu lieu du 11 au 14 juillet près de Lyon. C'est là que s'étaient déjà tenues les précédentes universités d'été, sur la justesse de l'attitude chrétienne en 2004 et sur la Résurrection en 2006.

Pourquoi la fraternité ? A notre époque mondialisée et fragmentée à la fois, la fraternité est un des grands défis à relever avec ceux qui ne partagent pas la foi chrétienne, mais avec une responsabilité particulière de celles et ceux qui se veulent les disciples du Ressuscité, lui qui envoie Marie Madeleine en lui disant : « *Va vers mes frères* ».

La fraternité n'a pas été seulement un sujet de réflexion et d'approfondissement, elle a été vécue vraiment par les 260 participants et les 40 enfants et adolescents présents, comme vous pourrez le voir dans les photos de ce numéro. En témoignent, par exemple, les ateliers créatifs, mais aussi la liturgie d'ouverture du samedi matin, ainsi que l'eucharistie du dimanche soir, présidée par le Cardinal Barbarin, durant laquelle 18 participants sont devenus membres de la Communauté Mission de France. Ceux-ci ont exprimé leur acceptation d'être envoyés en mission en "se mouillant" avec d'autres de leurs équipes dans l'eau baptismale et en recevant un bâton et une paire de sandales, selon la parole de Jésus entendue dans l'Évangile du jour : « *N'emportez rien pour la route, si ce n'est un bâton et mettez des sandales.* »

Les universités d'été de la Communauté Mission de France s'appuient sur une méthode théologique originale, développée dans les pages suivantes. Elle part de l'expérience vécue par les uns et les autres, expérience travaillée et réfléchie, comme vous le verrez dans le témoignage de Justina, qui était intervenue dans une réunion régionale préparatoire à l'université d'été. Nous publions ce témoignage, car il apporte un éclairage qui interpelle nos façons spontanées de concevoir la fraternité dans notre pays.

La présence d’Emmanuel Falque, philosophe et théologien, a été un élément important du parcours. Son intervention le dimanche a donné lieu à un approfondissement du travail des groupes et à un débat passionnant avec lui le lundi matin, dont nous publions aussi de larges extraits, qui aideront le lecteur à mieux comprendre sa première intervention.

La journée du lundi fut consacrée à la rédaction personnelle et en groupes des cahiers de la Fraternité, dont vous trouverez quelques “bonnes feuilles” dans ce numéro¹. Le dernier matin, ces cahiers de la Fraternité ont été présentés dans une liturgie qui a ouvert les participants à la dimension universelle de la fraternité.

Nous avons demandé à quatre “écoutants” de relire ces journées : deux membres de la Communauté Mission de France, Isabelle, philosophe, et Hervé, théologien, le responsable du Conseil du culte musulman de Rhône-Alpes, Azzedine Gaci, ainsi qu’un évêque, Pascal Wintzer, dont nous publions l’intervention.

À travers cette université d’été et la recherche commune qui se poursuit, la Mission de France entend bien travailler à la justesse de l’attitude chrétienne et participer au travail si nécessaire d’interprétation de la foi chrétienne dans les défis du monde actuel.

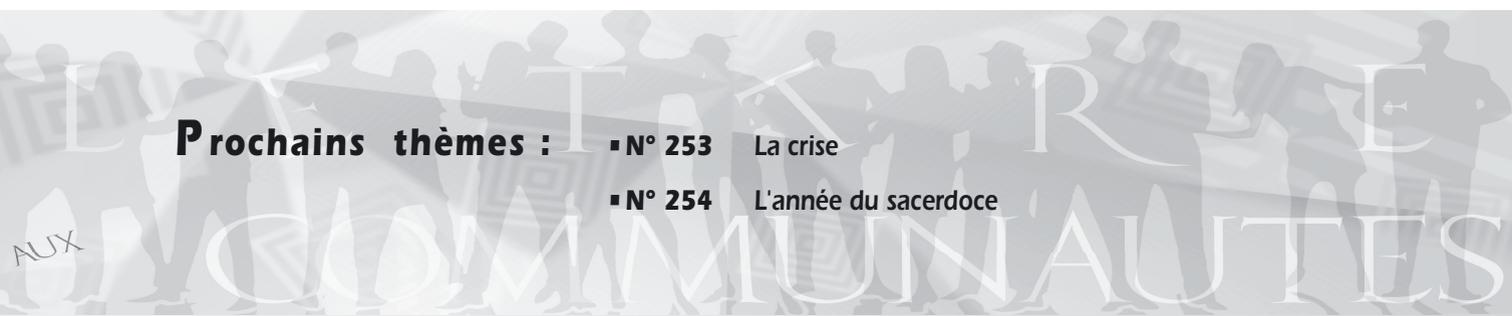
Dominique Fontaine

Pour le Comité de rédaction

1. Vous en trouverez d’autres sur le site : www.mission-de-france.com.

Prochains thèmes :

- N° 253 La crise
- N° 254 L’année du sacerdoce





Une méthode théologique

**Dialogue entre
Hugues ERNOULT et Dominique FONTAINE**



Marié et père de famille, Hugues est membre de l'équipe de mission de Bussy St Georges (77) et participe au Service de la recherche-formation (SRF).



Dominique, vicaire général de la Mission de France, est coresponsable de ce service.

D.F. : Comment pourrions-nous décrire la démarche que nous avons vécue durant cette université d'été ?

H.E. : Nous avons vraiment « mis la foi chrétienne en travail », comme nous l'écrivions dans le Manifeste de 2002. Dans ce travail théologique que nous avons fait ensemble à 260 personnes, nous avons accouché d'une parole de foi pour aujourd'hui, ce qui est dans la responsabilité de la Mission de France.

D.F. : On peut le percevoir en détaillant les étapes. Nous avons commencé par une liturgie qui nous ouvrait sur l'aventure de la fraternité, sur



« ces chaînes de fraternité qui nous précèdent, nous traversent, nous devancent ». ¹ À travers la chanson *Stand by me*, nous avons senti que la fraternité vient du plus profond de nous-mêmes et du corps de notre humanité « *stand by me, tiens-toi près de moi.* » Durant cette liturgie d'ouverture, nous avons été confrontés d'emblée à la question posée au début de la Bible par Caïn : « *Suis-je le gardien de mon frère ?* » (Gn 4, 9). Chacun a alors écrit une carte avec la question à propos de la fraternité qu'il portait en arrivant. Ces cartes ont été partagées dans le petit groupe de huit personnes dans lequel nous nous sommes retrouvés pendant six fois une heure et demie en carrefours.

H.E. : Nous avons donc démarré en entremêlant nos vies et nos questions avec l'écoute de la Parole de Dieu. Ce passage par le feu de l'Écriture, ce détour – comme Moïse au buisson ardent (Ex 3) –, nous l'avons continué dans le deuxième temps de carrefour avec la parabole du père et de ses deux fils. Cela a été l'occasion de nous dire des choses très personnelles sur notre propre façon de vivre la fraternité dans nos fratries.

1. Voir p. 7

D.F. : Cette parabole du « fils prodigue » (Lc 15) qui est habituellement utilisée pour parler du pardon et de la réconciliation nous est apparue comme un texte fondamental de la fraternité qui se découvre dans la filiation : « ton fils que voilà » permet de s'entendre répondre : « ton frère que voilà ».

H.E. : Après ce premier décentrement, il y a eu le passage par la réflexion philosophique et théologique avec E. Falque. Il faut souligner qu'il n'était pas là comme l'expert qui fait un discours sur la fraternité, mais comme quelqu'un qui était là pour travailler avec nous et nous obliger à approfondir nos réflexions. Le débat du lundi matin l'a bien montré.

Je voudrais insister aussi sur un autre décentrement : celui qui s'est opéré à travers les ateliers créatifs et qui nous a permis de vivre la fraternité entre nous par le chant, la création artistique, la contemplation ou les jeux coopératifs.

Ces décentrement nous ont permis, dans une deuxième étape, de revenir à l'écriture d'une parole à la fois personnelle et en dialogue avec les autres membres du groupe. Écrire personnellement et livrer cette page d'écriture à la parole du



petit groupe avec lequel nous avons avancé pendant trois jours a été non seulement fructueux, mais emblématique. Une parole communautaire apparaissait à travers des paroles personnelles dans lesquelles chacun s'engageait, une expérience du verbe qui se fait corps.

C'est ce qui s'est passé dans la liturgie, qui a eu une place importante à chaque moment clé de cette université d'été. Nous avons fait l'expérience d'une Église qui se construit à partir de l'Écriture et de la vie de chacun, dans la circulation de la parole. C'est un peu comme lorsque nous proclamons le « Je crois en Dieu » : nous disons un « je » qui nous engage dans le « nous » d'une confession de foi.

Cette expérience m'a fait penser à l'épisode biblique de Josias qui reçoit les rouleaux de la Loi qu'on vient de découvrir, qui consulte les prêtres et les prophètes et qui, dans une grande liturgie, « devant tout le peuple, du plus petit au plus grand, va lire tout le contenu du Livre de l'Alliance trouvé dans le Temple. (...) Tout le peuple adhéra à l'Alliance. » (2 R 22, 3-23, 3). La Parole circule, elle aboutit à une parole commune dialoguée dans une liturgie entre tous les acteurs : le roi Josias, l'ensemble du peuple, les prêtres.

Durant l'université d'été, cette parole, que nous avons appelée “les cahiers de la fraternité”, a été élaborée avec 260 membres de la Communauté Mission de France. Ce n'est pas rien de mettre tant de monde en travail théologique. Il reste ensuite à restituer cette parole et à la vivre en Église et avec tous.

D.F. : Cette pédagogie d'une théologie pratique n'est pas neuve dans la Mission de France. Elle s'enracine dans les années 60 quand a commencé ce qu'on a appelé la recherche commune.

H.E. : Il s'agissait de partir du réel, de cette “obéissance au réel”, de ce que vivent ceux que nous côtoyons et dont nous sommes solidaires. C'est un défi : partir du vécu... sans y rester englués, relire vraiment notre vie en étant travaillés par la Parole de Dieu. Cette expérience de lecture ensemble de l'Écriture est la pédagogie des “parcours de croyants” depuis plus de trente ans. Cette pédagogie a été intégrée dans les universités d'été. Mais ce qui a progressé cette année, c'est la production des “cahiers de la fraternité”. Auparavant, nous productions sur la production des textes dans les petits groupes, synthèses trop détachées des expressions personnelles et qui ne faisaient pas sens.



D.F. : Cette université d'été s'inscrit donc dans une histoire longue de la Mission de France, l'histoire d'une recherche commune réactivée par l'Assemblée générale de 2007, où nous avons dégagé quatre axes qui sont le terreau de nos existences actuelles : "Vivre la solidarité avec les pauvres", "Vivre ensemble la dimension internationale ici et là-bas", "Nous engager pour de nouveaux modes de vie", "Approfondir les questions nouvelles autour de la famille, la vie conjugale, l'éducation des enfants et la relation hommes/femmes". C'est pourquoi les petits groupes étaient répartis selon ces quatre axes.

H.E. : Ces axes pointent le défi du corps social et de notre monde d'intégrer de nouveaux arrivants, de nouvelles cultures. C'est pour cela que nous avons choisi le thème du défi de la fraternité. Comment peut se tisser une fraternité entre les humains aujourd'hui ?

Ce défi est aussi interne à la Mission de France : depuis la création de la Communauté Mission de France, il nous faut tisser une fraternité entre prêtres, diacres et laïcs qui ne gomme pas les différences. De ce point de vue, cette université d'été aura certainement permis de faire un pas de plus. ■



Prière d'ouverture



Nous sommes appelés aujourd'hui, ici à Lyon, quelque part au bout de l'Europe, dans l'hémisphère Nord, nous sommes appelés à vivre pendant quatre jours éphémères une belle aventure de fraternité. Pas seulement entre nous pour notre propre satisfaction, mais à la confluence de chaînes de fraternité qui nous précèdent, nous traversent, nous devancent.

Entrons ce matin dans l'une d'entre elles : celle des musiciens de la rue qui unissent leur voix d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre. Grâce à *Internet*, les habitants des marges, aussi, peuvent unir leurs voix et leur musique en une polyphonie inattendue. La fraternité n'est pas d'abord une



idée, un projet, un problème. Elle ancre l'âme dans la pulsation originare d'un corps qui nous réunit à notre insu. Dans toute vie s'entend cette supplication à l'être aimé, qu'il soit l'enfant, l'ami ou l'habitant des cieux : *stand by me* ; tiens-toi près de moi.

Au commencement, la fraternité est l'histoire d'une séparation meurtrière.

« Adam connut Ève sa femme. Elle conçut et enfanta Caïn, et elle dit : *"J'ai acquis un homme avec le SEIGNEUR"*. Et elle ajouta à enfanter son frère Abel. »¹

Le nom même de Caïn dit cette acquisition étrange marquant toute naissance humaine. L'union de l'homme et de la femme donne naissance à un être de chair sur laquelle est incisé le nom imprononçable d'un divin. À la parole de la mère qui s'y connaît bien dans ces choses, surgit, sans autre conception, un frère au côté de Caïn. Non pas un frère jumeau selon la chair, mais le frère qui dit l'origine. Abel, la fragile présence de Dieu en chaque humain. Abel, cette part gratuite

en chacun de nous, capable d'une offrande juste au créateur.

« Et Abel fut pâtre de troupeaux et Caïn était servant du sol. Et il arriva qu'à la fin des jours, Caïn fit venir du fruit du sol, offrande pour le SEIGNEUR. Abel fit venir, lui aussi, des premières-nées de ses troupeaux et leur graisse. Et le SEIGNEUR porta son regard sur Abel et sur son offrande, mais sur Caïn et sur son offrande, il ne porta pas son regard. Caïn entra en grande colère et son visage fut abattu. Le SEIGNEUR dit à Caïn : *"Pourquoi es-tu en colère ? Et pourquoi ton visage est-il abattu ? N'est-il pas vrai que, si tu agis bien, élévation ! Et si tu n'agis pas bien, à l'entrée, la faute est tapie ; vers toi est son désir, et toi tu la domineras"*.

Or Caïn dit à Abel son frère : « ... » Et il arriva, comme ils étaient aux champs, que Caïn se leva vers Abel son frère, et le massacra. »

La colère dit la souffrance. Souffrance de ne pouvoir maîtriser ce qui nous relie au Seigneur. Difficulté à s'en remettre au frère pour faire monter le merci à la vie donnée.

1. Traduction de Pierre Chamard-Bois.



Aucune parole possible de Caïn pour son frère. Il voit ce frère Abel comme un corps étranger qu'il faut éliminer. Un concurrent de son ambition. Dieu n'a pas de place dans ce monde. Non

seulement il est mis à mort, mais il est massacré, défiguré, crucifié.

Pour nos prétentions à tout faire, tout seuls, Seigneur, prends pitié !

« YHWH dit à Caïn : *« Où est ton frère Abel ? »* Il dit : *« Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère, moi ? »* Et il dit : *« Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère hurle vers moi du sol. »* »

Seigneur, tu n'accuses pas d'abord, mais tu nous dis *« Où est ton frère ? »*.

Tu nous dis ce matin : où est-elle, dans ta vie, cette part de moi que j'ai confiée à ta garde, au plus intime de toi que tu n'es à toi-même ?

De nos surdités, Seigneur, prends pitié !

Et il dit : *« Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère hurle vers moi du sol. »*

Seigneur, tu entends mieux que nous la voix d'Abel qui crie de la terre. Elle a recueilli le sang du juste que tu es, répandu dans l'attente de ton corps qui nous le donne en une vie éternelle.





De nos impatiences meurtrières, Seigneur, prends pitié !

La voix du sang d'Abel s'est-elle éteinte dès les premiers balbutiements de l'humanité ? la fraternité n'est-elle qu'un rêve mythique ? A chaque génération, Abel prend visage dans des justes, des sages, des saints, en ce qui est juste, sage ou saint en tout humain.

Vivre en fraternité, c'est porter les uns pour les autres, unis en Christ, le poids de l'existence comme la légèreté de l'espérance.

Vous avez reçu un carton destiné à recueillir une question, un souci, une attention ou toute autre parole que vous portez. Vous la confierez à un frère ou une sœur de l'assemblée. Ce sceau de fraternité nous accompagnera durant ces quatre jours : il tiendra à nous de faire vivre dans nos rencontres, nos prières, nos temps de créativité ce qui nous aura été confié. ■

Prions le Père

qui nous convoque aujourd'hui.

Tu connais le fond de nos cœurs, où se mêlent peur et confiance, découragement et hardiesse, jalousie et compassion. Le meilleur de nous-mêmes, inspiré par l'Esprit, nous nous le confions les uns aux autres. Qu'il soit pour toi une offrande, portée par ton Fils en action de grâce de la vie que tu nous as offerte à chacun pour notre part. Qu'en Christ ton bien-aimé, soient rassemblés tes enfants dispersés, ceux qui te prient ici, ceux et celles de la communauté Mission de France avec qui nous sommes en communion, ceux qui œuvrent à proclamer l'Évangile de ton Fils et tous ceux, proches ou lointains, qui ne te connaissent pas, mais qui sont animés de ton Esprit. Tiens-toi au plus près de nous, stand by us, toi qui vis et règnes avec le Fils et le Saint-Esprit, pour les siècles des siècles.



Être frères ici et là-bas

par Justina CLÉMENT



Justina est membre de l'équipe partenaire de Bussy-Saint-Georges, avec Jean-Philippe. Ils ont quatre

enfants. Ils sont tous les deux très engagés dans la pastorale des migrants et dans le CCFD.

Je suis l'aînée d'une fratrie de 8 enfants. En Afrique, du moins en Côte d'Ivoire, la notion de frère a une acception plus large. Être dans ce lien de parenté implique des devoirs et des responsabilités les uns envers les autres : le respect des aînés, la disponibilité des uns envers les autres, surtout des aînés ; venir en aide aux membres de la famille, subvenir financièrement et moralement aux besoins de celui qui réclame des soins. Le plus important est l'écoute de la parole du "vieux". En résumé : exercer la solidarité pour la pérennité du groupe. Réussir socialement, c'est réussir sa vie, le bonheur de tous. L'adage le plus usité, et même vécu, est : « *la réussite sociale de quelques-uns est aussi la réussite sociale du groupe* ».

En Côte d'Ivoire, au pays Bété, l'ethnie à laquelle j'appartiens, seuls les termes français frère et



sœur, père et mère ont leur équivalent en bété. Ils sont élargis aux cousins, tantes et oncles. On dit « enon yò, enon wli » – le fils de ta mère, la fille de ta mère –. C'est la mère qui est le « dénominateur commun » pour ce lien de parenté. Tous les autres liens de parenté sont nommés à partir de ces quatre termes. Ainsi le cousin, la cousine, est le fils, ou la fille du frère, du père ou de la mère. L'oncle ou la tante est le frère ou la sœur du père ou de la mère. Dans ce contexte familial communautaire, on vit très proches les uns des autres, et presque tout est partagé (ce qui appartient à ma sœur ou à mon frère ou à un parent est aussi à moi, donc les enfants de mon frère ou de ma soeur sont aussi mes enfants). Ainsi, et peut-être dans un souci de simplification du langage, les cousins sont des frères et les oncles des pères. Le transfert ainsi opéré s'applique aussi aux responsabilités, aux devoirs des uns envers les autres, qui évoluent à chaque étape de la vie. La famille se compose donc de frères, sœurs, cousins, cousines, tantes, oncles, ainsi de suite, jusqu'à tous ceux avec lesquels il existe un lien de sang. Ce sont souvent de grandes familles pour aider aux champs, pour prendre en charge les plus faibles et plus âgés, et pour être sûr que la pérennité soit assurée (à cause des maladies et des accidents,

la longévité des membres est raccourcie, alors plus on est nombreux, plus on est sûr qu'il y en aura quelques-uns qui arriveront au bout...). Avoir une grande famille est donc assimilé à être riche.

Cette notion de la famille, encore présente dans les esprits, est en train d'évoluer. A l'instar de toute l'Afrique, la Côte d'Ivoire subit les influences des pays occidentaux, qui prônent la réussite sociale individuelle et dont l'urbanisation modifie les façons de vivre.

Être "sœur", pour moi, dans cette société ivoirienne dépend du "patrimoine reçu de sa famille" et la religion à laquelle on appartient. En effet, tant que l'on est dans une société réduite telle que le village, cette notion communautaire de la fratrie reste "inchangée" : elle peut s'étendre souvent à tout le village où on retrouve toujours un lien de sang plus ou moins éloigné lorsqu'on regarde de plus près. Du coup, les devoirs et les responsabilités de chacun s'étendent à tout le village. En ville, cette notion communautaire de la fratrie devient l'expression d'un élan de solidarité très fort envers l'autre et particulièrement envers les personnes de la même ethnie. Bien sûr, il existe des relations normales (amitié / inimitié, mariages, solidarité et autres...) entre les individus de différentes commu-



nautés ethniques liées par des alliances ancestrales. Mais de manière viscérale, les individus se doivent d'abord à leur groupe ethnique, leur solidarité va d'abord à leur "frère" de l'ethnie et en particulier au frère de sang.

On pourrait donc croire que la société africaine est composée de l'existence côte à côte de différentes communautés ethniques, ayant des relations de convivialité. Ce n'est pas totalement le cas. Une autre dimension rentre en ligne de compte : le sens du divin (la religion). Un africain est religieux (animiste, musulman, chrétien ou autre) à quelque degré que ce soit et il est très rare qu'un africain soit athée. Pour moi, le fait d'être religieux, en l'occurrence chrétien, pousse l'africain, me pousse, au dépassement des limites de ma communauté, donc de mon être, pour aller vers l'autre qui est d'une autre communauté ethnique.

Evidemment, quand je suis arrivée en France, j'ai de prime abord vécu cette fraternité communautaire ethnique. Je ne serais d'ailleurs jamais venue en France si elle n'avait pas joué : j'ai été accueillie par mon oncle, qui lui aussi avait auparavant vécu chez mon père, et qui avait payé son billet pour son voyage "aventure" en France. J'ai moi aussi vécu chez des tantes et oncles de ma famille en Côte d'Ivoire. J'ai

ensuite rencontré la fraternité chrétienne au sein de l'Église avec mes frères blancs. Cela s'est traduit par un investissement tous azimuts, dans les différents groupes paroissiaux de jeunes et plus jeunes (au détriment de mes études d'ailleurs !...). Moments très exaltants et très constructifs pour ma personnalité. Je l'ai enfin vécue avec mes frères "noirs" : la notion d'appartenance communautaire s'élargit donc (tous les africains sont mes frères) et se renforce en partageant leur soucis et leurs joies. Il faut dire aussi que les français de souche nous mettent tous dans le même sac, ce qui renforce en nous le sentiment de fraternité.

Par ailleurs mon identité, autant chrétienne qu'africaine, se forme, s'affirme et s'enrichit par la rencontre de l'autre, différent de moi par sa race, sa culture et sa religion. Ma fraternité prend aussi une autre dimension, elle devient réellement universelle (chrétienne), parce que le dépassement de soi pour aller vers l'autre doit se faire dans un contexte où l'on ne comprend pas forcément le langage de l'autre et où on manque d'aide pour pouvoir le décoder. Mais il faut pourtant arriver à se faire proche de lui et aussi à s'ouvrir à lui pour que la relation fraternelle se réalise en vérité et humilité. Être dans cette relation exige beaucoup mais elle



est épanouissante. Notons que tout cela a lieu dans un contexte où il existe beaucoup d'injustices, et où la situation de certains de mes frères africains ou étrangers à la France est difficile et précaire.

Le message d'amour du Christ est le même pour tous. En général il est bien compris et il y a beaucoup de similitudes dans la façon de vivre la fraternité chrétienne partout dans le monde. La différence réside dans la réception de ce message. Est-il reçu par l'individu pour lui-même ou pour le faire vivre en communauté, en société ? Pour ce qui est de la parole donnée dans les lieux de culte, c'est la seconde solution qui est annoncée, mais dans les faits, la première proposition est la plus pratiquée. Du coup cette fraternité-là semble inhospitalière pour l'étranger car elle est donnée du bout des lèvres. Elle fait fuir l'étranger qui alors va chercher des frères vers d'autres courants spirituels et même plus loin.

L'autre aspect du vivre la fraternité chrétienne ici se vit dans différentes structures et groupes (pourvu qu'on connaisse leur existence !). Ils m'ont permis de fortifier ma foi dans le partage de la parole et des témoignages d'expériences. L'écoute et la disponibilité que j'y ai rencontrées au contact de mes frères en humanité (blancs ou noirs, de cultures ou religions différentes) m'ont fait comprendre la présence et le

travail de Dieu en tout être, et que tout être est digne d'être mon frère ou ma sœur, comme je suis fière et honorée (le plus souvent en tout cas) de faire partie des sœurs de l'humanité. Étant arrivée en France, je n'avais d'autres attentes que la rencontre de l'autre et l'hospitalité. Je me suis vite rendu compte que cela n'était pas facile, et ne pouvait se réaliser que dans l'adversité. Ma foi en prit une dimension d'humilité et continue à se fortifier dans ce sens (je l'espère).

L'Église a une richesse qui lui est donnée par essence, l'Esprit-saint, qui est l'expression de l'amour mutuel réciproque du Père et du Fils offert aux hommes. Il me semble que les chrétiens qui forment l'Église en Occident ont beaucoup de mal à vivre ce don entre eux et avec les autres dans la société. Le Christ dit « *celui qui écoute ma parole et fait ce que je dis, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère* ». Il le dit mieux que moi, mais il me semble que, soit nous n'écoutons pas vraiment ce qu'il dit, soit nous ne savons pas vraiment être frères, soit il y a tellement de manières d'être frères qu'on en perd son latin. Dans tous les cas, il faut que l'Église soit claire sur la manière de vivre la fraternité selon le Christ, qui effectivement peut se décliner sous plusieurs formes. Et il faut que cela soit visible pour le monde. ■



Intervention d'Emmanuel FALQUE (12 juillet 2009)

Le défi de la fraternité*



Philosophe et théologien, marié, père de quatre enfants de 21 à 11 ans, Emmanuel Falque est doyen de la Faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris.

Proche de la Mission de France, je le suis à tout le moins de façon familiale, puisque par mon épouse je suis neveu de Gilles Couvreur, que j'ai bien connu à la fin de sa vie pour avoir souvent été hébergé chez lui dans sa petite demeure de la rue Serpente à Paris. J'enseigne la philosophie à l'Institut Catholique à Paris, à la suite d'un double cursus de philosophie et de théologie. Enseigner est ainsi d'abord pour moi un service d'Église.

■ Les deux bouts de la chaîne

Prendre la parole avec vous ce matin est tenir en même temps les deux bouts de la chaîne. J'ai été membre de la communauté du Chemin-Neuf pendant dix ans avec mon épouse, ma foi a grandi dans

* Texte revu par l'auteur (conservant intentionnellement ici le style oral et direct du texte).



le cadre du renouveau charismatique. Lieu de ressourcement, voire aussi d'identité, ce parcours intérieur de foi a nourri mon propre itinéraire, dans un détour indispensable et que jamais je ne regretterai. Je suis très redevable à Dieu d'abord, et aux membres de cette communauté, de m'avoir ainsi édifié et construit dans un parcours que je ne pouvais en rien deviner. Quant à la rencontre avec la Mission de France, elle provient non pas d'une accointance familiale d'abord, mais de l'écriture de mes propres livres, et en particulier *Métamorphose de la finitude* (Cerf, 2004) qui fut le lieu d'un réel et profond débat avec la Mission de France. Ce dialogue m'a aussi appris que j'avais moi-même bougé. Sans rien renier de mon passé, j'ai découvert moi-même par le travail de l'écriture que j'avais aussi changé dans mon type de rapport au monde, probablement moins identitaire, en quête d'une rencontre de l'« homme tout court », mais sans rien renier de la figure trinitaire qui fait aussi le spécifique de notre christianisme.

▪ Deux types de pastorale

On parlera de deux bouts de la chaîne parce qu'il y a probablement deux types de pastorale : la pastorale de l'identité dans laquelle j'ai grandi,

et la pastorale de l'enfouissement que je découvre aujourd'hui, quand bien même on ne pourrait la réduire à la simple rencontre humaine de l'autre différent. Traduit en termes théologiques, on pourrait parler de la **pastorale de l'intégration**, héritée du théologien Hans Urs Von Balthasar et de Saint Bonaventure auquel j'ai consacré ma thèse de philosophie et aussi un livre (*Saint Bonaventure et l'entrée de Dieu en théologie*, Vrin, 2000). Quant à l'autre type de pastorale, la **pastorale de la réception du message**, elle trouve sa source chez le théologien Karl Rahner et saint Thomas d'Aquin. Dans le premier cas (pastorale de l'intégration), il s'agit d'insister essentiellement sur la figure de la Trinité et la possibilité de tout incorporer en Dieu. C'est pour moi un point capital, au moins au terme d'une démarche qui ne pourra en rien nier sa propre christianité. Dans le second cas (pastorale de la réception du message), il s'agit de se mettre d'abord à l'écoute du Verbe en se mettant à l'écoute de l'homme. C'est là aussi une démarche fondamentale si on ne veut pas se couper de notre simple humanité dans le christianisme, et des médiations qui la constituent. Ces deux démarches ne s'opposent pas. Elles sont complémentaires, quand bien même on ne pourrait pas si aisément tenir l'une et l'autre dans le même temps.



Pour ma part, il me semble qu'il faut vraiment partir de l'homme, ou de ce que j'appelle, à la suite de la philosophie contemporaine, la finitude (l'horizon bouché de notre existence). Probablement est-ce sur ce point que je rejoins certaines intuitions de la Mission de France. Reste qu'on ne saurait penser une telle humanité commune sans la nouer dans la divinité nommément appelée Trinité. C'est là que je rejoins et que je tiens aussi mon passé plus identitaire issu du Renouveau charismatique. Ce qui autrefois pouvait s'opposer, dans l'Église (Mission de France et Renouveau charismatique) ou dans la théologie (Bonaventure et Thomas d'Aquin, Hans Urs von Balthasar et Karl Rahner) est appelé aujourd'hui à se réconcilier.

Introduction : **La fraternité comme défi**

Une fraternité à construire

La fraternité n'est jamais donnée, elle est à construire. Et peut-être est-ce là la différence entre une fratrie et une fraternité. La fratrie indique un ensemble de frères. Ils se découvrent comme frères de sang dans une communauté de corporéité et de

filiation qu'ils n'ont pas choisie. Dans la fraternité, aucun vécu charnel n'est donné dès l'origine. Elle est donc à construire, de sorte que la fraternité humaine puisse aussi et progressivement devenir une fraternité chrétienne. La pastorale de l'enfouissement contiendra le risque de confondre fraternité humaine et fraternité chrétienne. Ce n'est pas tout à fait la même chose que de se déclarer frère des hommes et frère du Christ en tant que fils dans le Fils de Dieu. La pastorale de l'identité consiste à l'inverse à opposer fraternité humaine et fraternité chrétienne, et à penser qu'aucune fraternité n'est possible en dehors de la christianité. C'est là aussi un excès qu'il faudra contrecarrer, en tenant ensemble et de façon conjointe fraternité humaine et fraternité chrétienne.

La capacité à fraterniser **(Gn 4, 1-16 : Caïn et Abel)**

Remonter à l'épisode de Caïn et Abel suffira à le faire voir : *Yahvé dit à Caïn : « Où est Abel ton frère ? ». Il répondit : « Je ne sais pas, suis-je le gardien de mon frère ? »* (Gn 4, 9). L'interprétation courante de ce passage consiste à faire porter la négation ("je ne sais pas") sur la formule qui précède ("où est Abel ton frère ?"). Dans ce cas, l'ignorance de Caïn



n'est pas celle de son frère, mais simplement du lieu où il se trouve. Qu'il mente ou qu'il dise la vérité, peu importe. Il a tout simplement ici peur de Dieu. L'autre interprétation, celle que je propose ici, revient à rapporter la négation ("je ne sais pas") sur la formule qui suit ("suis-je le gardien de mon frère"). La véritable question que Dieu pose à Caïn n'est pas celle du lieu où se cache Abel, mais de la possibilité pour Caïn lui-même de se constituer comme le frère d'Abel, de passer de la simple fratrie de sang à une véritable capacité à fraterniser. Ce que je ne sais pas, à l'instar de Caïn pour Abel, n'est pas simplement le lieu où se tient mon frère (quand bien même de tels propos seraient nécessaires pour l'aide aux plus pauvres), mais la possibilité pour moi de le constituer ou de le regarder comme un frère (et tout homme peut alors devenir potentiellement pauvre dans un tel regard). Fraterniser, c'est entrer dans le savoir du frère, c'est-à-dire la nécessité d'en prendre soin. De là vient l'impossibilité du meurtre d'autrui chez le philosophe Emmanuel Lévinas. Le bandeau mis sur les yeux du condamné à mort est au service des bourreaux plutôt que du condamné lui-même. On ne peut tuer autrui et encore moins son frère tant qu'on le reconnaît comme un homme. Il faut donc le réifier ou le réduire à l'état de chose. Le meurtre véritable n'est

pas seulement militaire, mais aussi métaphysique. C'est en niant l'autre et sa possible altérité pour moi que je participe déjà à son homicide. Être le gardien de mon frère, c'est ainsi aller contre cette tendance à tout chosifier, et chercher de la fraternité là où il y a de l'altérité. Le Christ comme frère de tous, mais aussi, nous le montrerons, comme Fils du Père, est Celui par qui cette capacité de fraternisation pourra alors, et parfois secrètement, se constituer.

Et qui est mon prochain ?

(Lc 10, 29-37 : la parabole du bon samaritain)

La parabole du Bon Samaritain prend ainsi le relais de l'épisode de Caïn et Abel. Jamais il n'y eut de question plus philosophique au cœur de l'évangile : « Et qui est mon prochain ? ». À cette question, Jésus ne répond pas un quelconque aveu d'identité – comme si certains pouvaient se constituer comme prochains et d'autres non. À l'instar de la philosophie contemporaine, l'autre n'est pas simplement celui qui est différent de moi, mais celui dont je « m'approche », ou avec qui je peux constituer un monde commun (Husserl). La proximité du prochain fait son identité, et non l'inverse. C'est parce que je m'approche de l'autre qu'il devient aussi autre pour moi. Je dois prendre soin de lui au titre même



de son humanité, qui participe elle aussi de la divinité par la figure du Verbe incarné. Ainsi en va-t-il du Samaritain contrairement au lévite ou au prêtre : « *Et il s'approcha et lui banda ses plaies...* ». C'est en « faisant la bonté avec lui », comme l'indique la fin du texte, que nous participons à la double "bénédiction" de l'autre pour moi et de moi pour lui.

On passera ainsi du prochain humain au frère en Christ en rapportant successivement la fraternité à l'humanité (1^{ère} partie), à la Trinité (2^{ème} partie), et à la corporéité (3^{ème} partie). C'est en transformant la fraternité au creuset de la Trinité qu'une véritable corporéité commune viendra à se constituer, et que l'eucharistie précisément veut célébrer.

■ Fraternité et humanité

La fraternité au sens large

Rappelons que la fraternité est d'abord une catégorie humaine. Il faut redire, à la suite de Feuerbach : le chrétien n'a pas le privilège de l'amour. Cet amour est d'abord ce qui se partage entre les hu-

mans, dans une commune humanité. En ce sens, la fraternité doit d'abord s'entendre dans le cadre d'une structure familiale : un père, une mère et des enfants qui sont frères et sœurs. Cette structure est fondamentale pour penser la fraternité. Le christianisme a cette chance d'avoir une structure quasi familiale pour la définition même de Dieu, en cela qu'il est trinitaire (Père, Fils, Esprit Saint), même si on ne peut pas directement appliquer ce modèle familial à la Trinité comme l'a montré saint Augustin. La fraternité chrétienne s'appuiera donc d'abord sur le sens général de la fraternité humaine, même si elle apprendra à découvrir aussi son sens propre dans la fraternité héritée et reçue de la Trinité.

Fraternité et communauté d'humanité

La quête d'un en-commun

Penser la fraternité humaine oblige à penser la vie humaine comme une communauté d'humanité. Pour cela, il convient d'engager un dialogue avec ceux qui sont différents de nous. Tel était d'ailleurs, au XIII^e siècle, un des buts de la *Somme contre les Gentils* de Thomas d'Aquin. Parlant avec les "Gentils"¹ le Docteur de l'Église cherche un terrain commun

1. Du latin gens, qui signifie le peuple.



pour dialoguer avec ceux qui ne partagent pas la foi chrétienne, soit les mahométans et les païens. Aucun texte révélé commun ne permet d'engager un débat avec eux. Les juifs ont le Premier Testament en commun avec les chrétiens, les hérétiques le Second Testament. Mais il n'y a rien de commun, du point de vue du texte, avec les mahométans et les païens selon Thomas d'Aquin, sinon la communauté de la raison. Si Thomas d'Aquin requiert la raison, ce n'est pas par souci de rationalité, c'est pour rechercher une communauté d'humanité. Il ne cherche pas d'abord à faire qu'on puisse aller vers Dieu par la raison, mais il cherche une communauté d'humanité à partir de laquelle Dieu puisse faire sens.

Aujourd'hui, nous pouvons nous demander nous aussi ce que nous avons en commun avec nos contemporains pour parler de Dieu ? Après Nietzsche et la critique du rationalisme, cette quête d'une communauté d'humanité ne peut peut-être plus se fonder sur la seule raison, même si celle-ci demeure absolument essentielle à la compréhension de la foi. Mon hypothèse est alors que la finitude, qui a pris lieu et place de la raison dans le monde contemporain, est ce par quoi et à partir de quoi il faut à nouveau penser la révélation chrétienne pour aujourd'hui. Comme hier Thomas d'Aquin a pensé

à partir de la nouveauté d'Aristote (le logos comme raison), il convient aujourd'hui de réfléchir à partir de la nouveauté de Heidegger ou Deleuze (la finitude ou la conscience de la mort comme horizon de toute existence).

L'aveu de la limite

Dans la modernité, c'est en effet le sens de la limite qui fait l'humanité. Nous retrouvons la tentation du serpent, qui est de rechercher l'illimité : « *si vous mangez de cet arbre, vous serez comme des dieux* » (Gn 3, 5). Nous sommes finis, et nous n'avons pas à regretter d'être finis, puisque Dieu nous a créés finis et nous aime ainsi. Bien souvent, la tentation de l'angélisme est telle, en particulier dans l'Église, que nous regrettons de ne pas être infinis. Cette limite qui nous constitue en propre n'est pas simplement la pauvreté, la faiblesse ou la vulnérabilité. Nous ferions alors de la limite une limitation. Comme si la faiblesse était une limitation de notre nature qui serait infinie. La véritable faiblesse n'est pas le renoncement à la force toute puissante, mais la reconnaissance de notre limite qui fait aussi notre nature.

Pour prendre un exemple dans le domaine médical, ce qui est premier dans le rapport entre



un soignant et un patient n'est pas simplement que l'un soit malade et l'autre en bonne santé et qu'il faille prendre soin du plus faible. Ce qui est premier est la communauté d'humanité. Le médecin soigne le malade, qui est peut-être à l'orée de sa mort, mais lui-même en tant qu'homme tout court aussi est toujours déjà à l'orée de sa propre mort. Le soignant et le soigné vivent dans une communauté d'humanité dans l'horizon de leur propre mort. La reconnaissance de la finitude est la reconnaissance de ce qui fait l'en-commun de leur humanité, c'est-à-dire la conscience de la mort et de l'horizon bouché de l'existence, comme l'écrivait Michel Foucault : « *La figure de l'homme moderne est une figure de la finitude* ».

Finitude et création dans la limite

Mais ce qui fait le propre du christianisme est non pas d'accepter cette limite par dépit, mais comme une limite voulue et désirée par Dieu. La création est aussi un acte de différenciation parce qu'aimer est différencier. J'aime véritablement non pas lorsque je fusionne avec l'autre, mais au contraire lorsque nous nous reconnaissons dans nos différences. Et je suis d'autant plus frère avec autrui que je le reconnais comme n'étant pas moi,

et que je peux donc recevoir quelque chose de lui. Plus je reconnais l'autre comme différent, plus il y a d'altérité, plus il y aura de fraternité.

La fraternité comme lieu de familiarité

La fraternité est donc certes à penser à partir de la famille, mais aussi dans le cadre d'une familiarité, ou d'une proximité que suppose toute communauté. La fraternité constituera ainsi toutes les dimensions de la temporalité pour nous rapprocher les uns des autres, ou pour que nous puissions nous reconnaître comme "prochains" les uns des autres.

Au présent, la fraternité est une communauté d'habitable. Cette communauté passe par une maison commune. Des prêtres qui sont dans un même presbytère, des couples qui sont dans une même maison, des salariés qui travaillent dans une même société savent ce que veut dire habiter ensemble. Pour vivre la fraternité, il s'agit de se reconnaître dans un mode commun d'habitation. Mon frère est celui avec qui j'accepte de partager ma demeure. Non pas seulement parce que je l'y invite, mais parce que je partage avec lui ma manière d'y être et d'y habiter.



Au passé, la fraternité est une communauté d'engendrement. Nous sommes frères parce que nous avons une même origine – même père même mère, dit-on parfois non sans humour. Si nous ne reconnaissons pas cette origine commune, nous sommes des orphelins. Si nous ne reconnaissons pas la source du Père, nous serons dans une fraternité humaine orpheline de Dieu, parce que nous refusons de reconnaître cette source commune de paternité.

Au futur, la fraternité est une communauté de projet. Comme dans une famille, il ne s'agit pas d'avoir tous le même projet, mais de faire en sorte que les projets de chacun soient reconnus par les autres. Mon frère de sang a ses projets qui ne sont pas les miens. La grande difficulté est alors d'aimer le projet de son frère. La fraternité est une communauté de projets dans la reconnaissance d'une autonomie de ces projets.



2. Du mot grec *oïkos*, la maison.

■ Fraternité et Trinité

La fraternité dans la filiation

Pour le théologien Hans Urs von Balthasar, « *Le Christ est expression du Père, et nous, frères du Christ, nous sommes expression du Fils* ». De même que le Fils est l'image visible du Dieu invisible, nous sommes nous aussi image du Fils qui est image du Père. Reconnaître la fraternité dans la filiation amène à reconnaître la fraternité dans la Trinité. On ne peut pas faire l'impasse sur la Trinité dans le christianisme. Et de même qu'hier on ne privilégiait que le Père (dans la figure du monarque et du vengeur), ou le Fils (dans la figure du compagnon), on ne peut pas non plus aujourd'hui ne privilégier que l'Esprit (dans la force d'un événement qui occulterait le Père et le Fils). C'est à toujours tenir les trois en même temps que s'est efforcée la théologie.

Trinité immanente et trinité économique

L'histoire de la théologie a distingué entre la Trinité immanente et la trinité économique. Quand on parle de la Trinité immanente, il s'agit de Dieu en lui-même. Dans la trinité économique², il s'agit de Dieu en tant qu'il se révèle et se donne à nous.



Karl Rahner a émis un célèbre axiome : « *la Trinité immanente est la Trinité économique* ». Dieu qui est en lui-même est le Dieu qui se révèle. Il faut donc comprendre Dieu dans l'histoire pour comprendre Dieu en lui-même. Cependant, et à partir de Saint Bonaventure cette fois, on peut aussi dire en substance : « *Il ne suffit pas d'affirmer que Dieu en lui-même est le Dieu qui se révèle, il faut dire qu'il n'y a qu'un seul monde, le monde de Dieu. Quand je dis que Dieu en lui-même est le Dieu qui se révèle, je garde encore une polarité qui distingue Dieu en lui-même et Dieu qui se révèle. Or il n'y a qu'un monde, c'est le monde de Dieu et nous sommes dans ce monde de Dieu* ». C'est ce qu'on appelle la monadologie trinitaire. Nous habitons en Dieu.

Dans mon livre, *Métamorphose de la finitude*, j'ai développé l'idée de l'unité d'un seul monde : il n'y a pas deux mondes. Il en est ainsi dans la communion des saints. Il n'y a pas le monde d'en bas où nous sommes en train de souffrir et le monde d'en haut où les saints se réjouissent. Il n'y a qu'un seul monde et les saints, comme dit Origène, se réjouissent quand nous nous réjouissons et pleurent

quand nous pleurons. Nous ne pouvons aller aux saints et rester en relation avec les défunts que par le Verbe, que par le Fils.

Qui sommes-nous alors puisque nous sommes en Dieu ? Nous sommes fils dans le Fils, mais nous ne le sommes pas comme une quatrième personne de la Trinité (dérive de la quaternité justement dénoncée au Moyen Age contre cette supposition faite par le théologien franciscain Joachim de Flore). Nous sommes dans la deuxième personne de la Trinité : nous sommes fils dans le Fils, donc nous sommes frères du Fils, et avec lui fils du Père. Nous ne pouvons pas penser la fraternité en dehors du cadre d'une filialité, et donc aussi d'une paternité (le père tout court ou le Père des cieux), voire d'une maternité (la mère charnelle ou l'Église comme figure maternelle et engendrante).

La fontalité du Père et le réceptacle du Fils

La grande idée de Saint Bonaventure est donc la paternité de Dieu, qu'il appelle la plénitude fontale³. Dieu est Père, Dieu est source. Bonaventure reprend l'argument de Saint Ansel-

3. Du mot latin fons : source.



me, « *Dieu est ce dont rien de plus grand ne peut être pensé* », et il ajoute : « *Le Père est ce dont rien de plus grand ne peut être pensé, et seul le Fils est l'égal du Père, capable de recevoir l'amour du Père* ». L'amour du Père est tel qu'il est une donation sans retour. Il se donne sans jamais cesser de se donner et de s'abandonner, à l'instar d'une source ou d'un fleuve qui jamais ne s'épuise à s'écouler. Et si le Père envoie son Fils, c'est parce qu'il requiert un réceptacle adéquat à sa surabondance d'amour. Devant cet amour, nous sommes comme des dés à coudre pour recevoir un océan, et c'est pourquoi le Père a besoin d'un Fils égal à lui, seul capable de recevoir une telle abondance, et en qui précisément nous sommes.

L'Esprit saint comme force

Étant donc comme des dés à coudre pour recevoir un océan, nous recevons l'excès d'amour du Père dans le Fils, de sorte que l'Esprit Saint devient pour nous une force pour vivre et agir dans le Fils sous l'impulsion et le Désir du Père.

Nous disposons de deux modèles pour penser la Trinité : Soit le modèle latin, où l'Esprit Saint

est l'amour du Père et du Fils ; le Père se donne au Fils, le Fils retourne vers le Père, l'Esprit Saint est l'amour des deux. (St Augustin). Soit le modèle grec, où l'Esprit Saint est ce qui est donné à partir du Père par le Fils (et non pas « et du fils »). Cette fameuse dissociation a donné lieu à la querelle du Filioque, d'ailleurs en partie résolue depuis le Concile de Florence de 1439⁴.

Le modèle latin est circulaire, le modèle grec est linéaire. Le modèle latin a un sens parce que nous sommes en Dieu. Le modèle grec a aussi son sens parce que le don du Père est sans retour.

L'essentiel n'est pas de choisir l'un contre l'autre, mais de reconnaître que l'amour du Père est bien un amour fait d'abandon ou de don du don (modèle linéaire grec), mais en tant que nous sommes dans le Fils (modèle circulaire latin). C'est précisément parce que le Père donne son amour sans retour qu'il y a un mode de fraternité comme gratuité en christianisme. Mais c'est en reconnaissant que nous sommes pris dans cet amour que nous ne nous érigeons pas nous-mêmes à la source du désir d'aimer, fût-ce au nom de Dieu, voire pour Dieu.

4. Formule latine du Credo « je crois en l'Esprit Saint qui procède du Père *et* du fils ».



La fraternité cosmique comme fraternité personnalisée

Le danger du neutre

Nous sommes donc fils dans le Fils et frères du Fils, fils d'un même Père dans la force de l'Esprit. Cette conception chrétienne de la fraternité permet de penser une fraternité qui n'est pas simplement humaine. L'absence de reconnaissance d'une fraternité chrétienne, et donc trinitaire, pourrait conduire à tomber dans la neutralité, au point de confondre le *sacré* et le *saint*. Le grand danger de la fraternité cosmique, ou de la fraternité politique, consiste à penser une simple fraternité d'humanité, une simple fraternité avec le monde. La fraternité chrétienne dépasse largement le cadre de la simple unité politique ou cosmique, quand bien même ces deux dimensions seraient elles aussi essentielles au christianisme.

Le cantique des Créatures

On le voit, par exemple, dans le célèbre Cantique des Créatures de frère François. « *Bienheureux es-tu, Seigneur, pour toutes tes créatures, et nul homme n'est digne de te nommer. Bienheureux es-tu pour frère Soleil, pour sœur Lune, pour sœur Eau ...* » Ce can-

tique du père des franciscains dit d'abord que nul homme n'est digne de nommer Dieu. Saint Bonaventure, franciscain et interprète de Saint François, comprend alors que les créatures elles-mêmes, et elles seules, sont véritablement capables de nommer Dieu. Mais il les nomme en tant que « frères » et « sœurs ». C'est bien le signe qu'il n'y a pas en christianisme de fraternité cosmique en dehors de la filialité, et donc aussi de la Trinité.

Ce qui importe dans le cantique des Créatures n'est pas l'admiration du soleil ou de la lune, mais la fraternité avec les créatures. La « Nature et la forme de la sympathie », dont parle le phénoménologue Max Scheler, n'est pas seulement universelle et cosmique comme le soutient le philosophe, mais d'abord pour saint François trinitaire et chrétienne. Je reconnais Dieu dans les créatures en y reconnaissant des fils et des filles d'un même Père dont je dépends moi-même.

Dieu qui court et qui voit

La fraternité chrétienne consiste donc à reconnaître une filiation entre l'homme et toutes les créatures. Je suis moi-même pris en Dieu et Dieu est celui qui me voit, et Dieu est celui qui me court après. Un auteur du IX^e siècle, Jean Scot Erigène, a



expliqué pourquoi Dieu se dit *theos* en grec. *Theos* vient de deux verbes : *theorô*, je vois, et *theo* : je cours.

Dieu est celui qui voit (*theorô*). Il voit en lui. En lui, il voit le Fils. Dans le Fils, il nous voit. Quand il nous voit, Dieu n'est pas en train de nous espionner mais de nous regarder en nous aimant. Mais Dieu est aussi celui qui court (*theo*) : il nous court après quand nous voulons sortir de lui. « *Dieu est celui qui nous court après pour exister* » disait Jean Scot Erigène.

Nous ne sortons donc pas de la sphère de Dieu, y compris quand nous sommes au monde et quand nous sommes dans le monde. Ainsi, pour un chrétien, la fraternité cosmique, voire la fraternité politique, peut et doit être pensée à partir et dans la Trinité. Mais il ne suffit pas de se tenir en Dieu. Encore faut-il que la fraternité ait son sens propre, en christianisme précisément. L'amour de l'ennemi en marque probablement la radicalité.

De l'amour du prochain à la condilection

La non réciprocité

« *Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ?* » (Mat 5, 46), nous dit Jésus.

Aimer l'ami est certes aimer, mais sans difficulté ou presque, puisque le retour de l'amour est presque toujours donné. Par contre, je suis encore plus sûr d'aimer dans le cas de l'ennemi, précisément parce qu'il ne m'aime pas. Paradoxalement, dans l'amour de l'ennemi, je suis dans l'assurance du non retour de l'amour, et donc de la gratuité de mon amour. L'amour de l'ennemi est une figure de la non-réciprocité.

Mais il y a aussi pire que l'ennemi, c'est l'ingrat. L'ingrat n'est pas celui qui vous déteste, mais celui qui ne reconnaît même pas que vous lui donnez quelque chose. Tous les pères et toutes les mères savent qu'ils ne cessent parfois de donner à l'enfant, et que ceux-ci ne voient même pas qu'on leur donne. Ils ne refusent pas notre amour, ils font parfois comme si celui-ci leur était indifférent.

Face à une telle ingratitude, nous sommes alors sûrs d'aimer dans une radicale gratuité, puisque le don de notre amour ne se voit même pas. La parole de Jésus « *Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* » est en ce sens une pensée pour faire face à l'ingratitude. L'ennemi est celui qui ne m'aime pas, mais je pourrais vouloir l'aimer pour qu'il m'aime. L'ingrat est celui qui



ne voit même pas que j'essaie de l'aimer. Je suis donc sûr qu'il ne va jamais me rendre l'amour que je lui ai prodigué. Le spécifique chrétien est donc la non réciprocité.

Le tiers

Dans le christianisme et dans la famille, vient alors et toujours le tiers. Si j'aime mon ennemi, ce n'est pas pour qu'il m'aime, mais, comme le dit St Bernard de Clairvaux, « *j'aime l'autre pour qu'il aime le Dieu que j'aime* ». Je ne l'aime pas pour qu'il m'aime, sinon ça ne sera pas vraiment de l'amour, parce que je serai dans la réciprocité. Ce qui m'importe, c'est qu'il aime mon Seigneur et mon Dieu, et non pas qu'il m'aime comme si j'étais son Seigneur et son Dieu. Tel est le sens et la radicalité du mystère chrétien.

La condilection

Dans toute fraternité, il y a donc une triangulation. Le comble de l'amour dans le christianisme est la condilection, selon le mot de Richard de Saint Victor (XI^e siècle). Pour lui, aimer n'est pas simplement s'aimer soi-même (amour réflexe), ni aimer l'autre et être aimé par lui (amour connexe), c'est aimer qu'un autre soit aimé autant voire

davantage que moi-même je suis aimé (amour de condilection). Est-ce que je peux aimer que mon frère ou ma sœur soit aimé par mon père ou ma mère autant, voire davantage, que moi-même je suis aimé ? Voilà une belle question familiale, qu'il s'agisse de famille sanguine ou de communauté chrétienne. Aimer que l'autre soit aimé par un autre autant, voire davantage que moi-même je suis aimé, voilà le comble de l'amour en Dieu.

C'est la raison pour laquelle, pour Richard de Saint Victor, les personnes sont trois dans la Trinité : parce que le Fils a aimé que le Père aime l'Esprit Saint autant, voire davantage, que lui. La structure de la Trinité contient en elle le remède au péché. Il n'y pas de jalousie en Dieu parce que l'amour est structurellement partagé, et que les trois personnes ne sont pas jalouses les unes des autres comme nous-mêmes nous le serions tous.

Ce mouvement qui reconnaît qu'il faut penser la fraternité dans le cadre de la Trinité nous permet alors de comprendre en quoi la manière de faire corps en christianisme lorsque nous sommes frères est spécifique. En christianisme, on ne fait pas corps seulement, comme dans une association ou une équipe de supporters, mais on fait charnellement *son corps*. Il convient de distinguer entre « faire corps » et



« faire son corps ». Dans le premier cas, les humains se rassemblent pour constituer une force. Dans le second, c'est un autre mode de visibilité qui est donné à Dieu pour se faire voir à travers nous dans le monde et dans l'Église. En faisant son corps, nous exprimons charnellement la réalité du Ressuscité, dont l'eucharistie est probablement pour aujourd'hui le premier des ressorts. Il s'agit donc maintenant de lier fraternité et corporéité.

■ Fraternité et corporéité

On ne se contentera pas ici de penser l'unité fonctionnelle du corps (1 Co 12). On essaiera plutôt, de façon plus originale et peut-être aussi dans la voie du corps mystique pensé par Henri de Lubac (*Corpus mysticum*), de penser la corporéité à partir de la chair.

Corps et langage

Le corps et la chair

La philosophie contemporaine distingue entre la chair et le corps. Cette distinction consiste à dire que la chair est le vécu du corps. La thèse que j'ai développée dans « *Métamorphose de la fini-*

tude » est que la résurrection est le relèvement de notre manière d'être par notre corps, et nous nous reconnaitrons les uns les autres comme nous nous reconnaissons aujourd'hui, puisque nous sommes toujours en Dieu, par la manière d'être de notre corps beaucoup plus que par nos paroles.

Si nous développons une pensée de la chair comprise en ce sens, peut-être pouvons-nous dire que l'Église est une chair, c'est-à-dire que l'Église est un vécu et que le vécu de l'Église est bien le vécu du corps du Christ.

Ce langage du corps permet de comprendre que ce qui importe dans la corporéité de l'Église n'est pas tellement de parler sur ou de l'Église, mais d'éprouver ce que l'Église éprouve.

Tel est le silence de la chair... Je ne veux pas entrer dans la mystique pure, mais je suis un peu "mystique sur les bords" et je pense que l'épreuve de l'Église est l'épreuve du Christ et que l'amour de l'Église est l'amour du Christ. Être en Église, c'est être aussi dans un corps souffrant, un corps qui se tait. L'Église n'est d'abord ni un corps fonctionnel, ni un langage, mais l'Église est une chair souffrante en attente d'être une chair glorieuse.

Peut-être pouvons-nous alors penser la fraternité en Église à la façon dont en parle St Paul :



« J'achève en moi les souffrances qui sont celles du Christ Jésus » ou encore « Ayez en vous les mêmes sentiments qui sont ceux du Christ Jésus » (Phi 2, 5) ? L'Église est le lieu où s'éprouvent les sentiments du Fils. En elle, nous entrons dans cette fraternité avec le Fils qui fait que nous n'éprouvons plus simplement nos sentiments mais les sentiments du Fils.

Herméneutique et phénoménologie

Dans la pastorale et la théologie, on a à l'inverse beaucoup développé une pensée du langage. Je pense en particulier à l'herméneutique du texte de Paul Ricœur. Ce renouvellement de la lecture du texte fut essentiel à l'histoire de l'Église comme aussi de la pastorale.

Elle permet de dire que le texte fait une unité de sens en soi, indépendamment de son référent. Le texte fait sens en lui-même et ce qui compte est la transformation du lecteur par le texte, plutôt que les seules traditions à partir desquelles il a été tiré. Dit autrement, si la méthode historico-critique a développé le sens *littéral* de l'Écriture dans l'histoire, la méthode de Paul Ricœur a déployé son sens *tropologique* ou moral, qui permet de découvrir comment la lecture du texte nous transforme.

On peut se demander cependant si cette perspective herméneutique et tropologique ne touche pas aujourd'hui certaines limites.

Il faut d'abord le reconnaître, Paul Ricœur est protestant, et s'est toujours affiché comme tel. Ce qui fonde son approche est donc le texte. On pourrait se demander si dans une perspective catholique, il ne faudrait pas plutôt se tourner vers le corps, qu'il s'agisse de l'eucharistie, de l'Église, voire du monde lui-même. D'autre part, le sens tropologique est peut-être lui aussi en partie épuisé, ou à tout le moins à contrebalancer. Ce qui compte n'est pas seulement que sa parole *me* transforme (sens moral), mais que je puisse moi aussi le rencontrer dans sa parole (sens allégorique). À force de vouloir être transformé par le Christ, on perd parfois de vue qu'il n'est pas moi, qu'il ne vient pas que satisfaire mes propres désirs, mais m'invite à entrer dans sa vie : « *ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* » (Gal 2, 20).

Le texte est-il le lieu du vécu, ou le lieu de l'accès au vécu ? Telle est la grande question philosophique et théologique qu'il convient de se poser aujourd'hui. À la suite de Husserl, il convient peut-être d'affirmer que « *Le premier, c'est l'expérience*



pure, muette encore, qui attend de parvenir à son propre sens ». La première expérience de l'homme n'est pas l'expérience du langage mais l'expérience du corps, ou plutôt de la chair, c'est-à-dire du vécu du corps. Les grandes expériences de l'humain, la naissance, la sexualité ou la mort, sont des langages du corps, voire des cris. Il ne suffit pas de dire que le Verbe s'est fait chair. Mais il faut aller jusqu'à affirmer que « *le Verbe s'est fait chair pour que la chair devint Verbe* » (Marc l'Ascète).

Le langage dans les failles de la chair

Le langage vient ainsi s'inscrire dans les failles de la chair. La sexualité en porte le plus grand témoignage. Il ne suffit pas de vivre de l'éros, il convient aussi de le parler, précisément en cela que la chair ne parvient pas à tout dire. Le langage vient dire ce qu'on sent lorsqu'on ne sent pas ce que l'autre sent. Husserl a développé la notion de touchant-touché. Quand je touche ma main, je ne sais plus quelle est la main touchante et la main touchée. La dissociation entre le sujet et l'objet tombe alors. Dans le regard, elle ne tombe pas : il y a le sujet qui voit et l'objet qui est vu. Dans le touchant-touché, je ne sais qui touche, si c'est ma propre main qui touche. On

appelle cela la réflexivité de la chair. Et si maintenant je touche l'autre : 1) je sens, 2) je ressens, je sens de l'intérieur, 3) je sens qu'il sent, mais 4) je ne sens pas ce qu'il sent. Le fait de ne pas pouvoir sentir ce que l'autre sent est fondamental. Et c'est la grande différence entre le langage et la chair. J'essaie de vous faire penser ce que je pense, mais vous ne pouvez absolument pas sentir ce que je sens, ni même ce que je ressens. Et je ne peux pas non plus sentir ce que vous sentez. Il y a une opacité de l'affect et une opacité de la chair qui nous dit que nous sommes peut-être beaucoup plus constitués par la chair que par le langage. Le langage vient s'insérer dans les failles de la chair. Il vient dire par le discours ce que le corps ne peut pas dire.

Être véritablement frère, c'est alors être avec l'autre jusqu'à atteindre ce silence en nous que nous ne parvenons pas à dire. Être avec lui dans son silence et sa souffrance, plutôt que lui adresser des "bonnes paroles" qui souvent ne font que renforcer l'état dans lequel il est. Devant quelqu'un qui est malade et qui n'est que souffrance, je ne peux pas éprouver ce qu'il éprouve, je n'ai pas d'ailleurs à éprouver ce qu'il éprouve. Mais je peux entrer avec lui dans le silence de la fraternité.



Le silence de la fraternité

Puis-je alors entrer avec l'autre dans ce silence de la fraternité, non seulement pour partager sa misère et son malheur, mais parce qu'ensemble nous sommes d'abord tissés d'une même humanité ? Il y a une attitude plus profonde que d'opposer d'un côté l'homme sain (le soignant, l'infirmier, le médecin, etc.), et de l'autre le patient ou le malade (celui qui est cloué au lit comme on est cloué en croix). L'homme sain et le malade, le médecin et le patient, ont quelque chose de commun : leur propre humanité. C'est de cela d'abord dont on devrait partager et discuter, plutôt que de simplement vouloir soigner. L'humanité commune, c'est-à-dire la métaphysique, devrait faire le fond de l'éthique, car c'est sur cette communauté que tous nous pouvons nous retrouver, donc dans un certain mode de la fraternité en deçà ou au-delà des dissociations sociales et professionnelles.

La révélation chrétienne nous dit que le Christ seul est descendu au plus profond du chaos de l'homme, qui n'est pas seulement le chaos du péché (bien sûr essentiel), mais le chaos de l'inconscient du corps, de l'épreuve de soi la plus indicible, la plus mystérieuse, et parfois la plus souffrante. Cette descente du Christ dans le chaos fait

que si moi-même je ne peux pas éprouver ce que mon frère éprouve dans sa limite, le Christ lui, et lui seul peut-être, peut véritablement l'éprouver. Tel est le sens de la phrase de saint Paul déjà citée : « *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* » (Gal 2, 20). C'est ainsi aussi qu'on peut comprendre la phrase de Pascal : « *Nul ne va à soi sinon par Jésus-Christ* ». Si je ne peux pas éprouver ce que mon frère éprouve dans sa chair, dans ses affects, et si mon frère ne peut pas éprouver ce que j'éprouve dans ma chair, dans mes affects, le Christ, lui, peut l'éprouver. Parce qu'il est ressuscité, le Christ seul peut véritablement partager et communier à ce que l'autre éprouve dans sa chair et dans ses affects. C'est en éprouvant le Christ que j'éprouverai mon frère. Tel est ce qu'on peut alors appeler la chair de l'Église.

Fraternité et eucharistie

Manducation et incorporation

Parler de corps et de chair nous conduit alors à l'eucharistie. La fraternité, si elle se reconnaît comme chrétienne, se constitue en réalité pleinement dans l'eucharistie. La manducation eucharistique est en ce sens l'inverse d'une digestion.



Quand je communie, je ne mange pas seulement le corps du Christ, je suis mangé en lui, je suis projeté en lui. Dans la communion, il ne s'agit pas d'abord de « Jésus qui vient dans mon cœur » mais de « moi qui fais Église et entre dans l'Église ». En mangeant le corps du Christ, je deviens corps du Christ. Le Christ vient rencontrer ce chaos fait de passions, de pulsions, voire d'animalité. Le Christ va transformer ce chaos pour en faire de l'humanité. L'eucharistie est un acte d'humanisation, et pas seulement de divinisation, par lequel nous reconnaissons notre filiation. Dieu nous appelle à nous humaniser dans une filialité.

Eros et agapè

Si l'eucharistie est incorporation, on peut alors penser le « Ceci est mon corps » à partir de l'éros et de l'agapè. Mais il faut ici poser la nécessité d'une transformation de l'éros par l'agapè. Certes, le « Ceci est mon corps » n'est pas seulement la parole du Christ à l'Église, c'est d'abord la parole de l'époux à son épouse et de l'épouse à son époux. C'est une parole de conjugalité. On peut penser le « Ceci est mon corps » de la consécration eucharistique à partir de la conjugalité parce qu'il y a offrande du corps du Christ comme il y a offran-

de des corps dans l'érotique. Cependant, dans le christianisme, le « ceci est mon corps » de la conjugalité ne peut vraiment prendre sens que dans le « Ceci est mon corps » de l'acte d'eucharistier. On ne peut pas se satisfaire de dire, comme on l'entend aujourd'hui souvent et même justement, que le « Ceci est mon corps » est la parole de l'époux à l'épouse qui permet de penser le « Ceci est mon corps » de l'eucharistie. Puisque nous sommes en Dieu, il faut au contraire comprendre que, lorsque l'époux et l'épouse disent et vivent le « Ceci est mon corps », ils sont pris eux-mêmes dans l'acte d'eucharistier qui consiste à transformer l'éros par l'agapè.

Comment entrer à nouveau dans le sens d'une corporéité par laquelle les corps sont unis et transformés ? Telle est la question aujourd'hui. Et le corps à corps de l'homme et de Dieu nous concerne tous. Le corps à corps de l'homme et de la femme n'est qu'un mode du corps à corps de l'homme et de Dieu. La fraternité se constituera donc par l'eucharistie dans le sens où, en étant avec le frère, nous devenons finalement corps du Christ avec lui. L'attention au corps, à son propre corps comme au corps de l'autre, impose ainsi de se faire proche de mon prochain, celui qui précisément,



et comme moi, partage un même *humus*, ou un même terreau d'humilité.

L'un de ces plus petits qui sont mes frères (Mt 25, 31-46)

Dans le texte dit du jugement dernier, le roi ou le Fils de l'homme appelle « les bénis de son Père ». Et les justes répondent ou interrogent : « Quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir ?... ». Et le Roi de répondre aux justes : « Chaque fois que vous l'avez fait à un de ces plus petits *qui sont mes frères*, c'est à moi que vous l'avez fait... » ; et aux injustes ou aux damnés : « *Chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces petits, à moi non plus vous ne l'avez pas fait...* » (Mt 25, 40). Dans la deuxième réponse, il manque le « qui sont mes frères ». Pourquoi le Roi le dit-il aux justes et pas aux damnés ? Parce que l'enjeu du christianisme n'est pas seulement de donner à boire et à manger, mais de reconnaître que par ces gestes nous sommes frères du Christ et donc fils du Père. Ce texte nous montre l'enjeu de la fraternité dans la perspective eschatologique et trinitaire de la vie présente comme aussi du jugement dernier et non pas dans la seule action caritative.

Conclusion : de la conversion des sens au sacrement du frère

La fraternité est donc intégrée dans la Trinité et transformée par l'Eucharistie. On peut parler alors de l'Eucharistie comme le « sacrement des sacrements » (*sacramentum sacramentis*), ainsi que le souligne Henri de Lubac. En mangeant le corps du Christ, nous nous reconnaissons ensemble comme constitutifs de ce corps et constitués par lui. Nous sommes frères non pas seulement parce que nous partageons un même pain, mais parce qu'en mangeant de ce pain nous sommes intégrés et réintégrés au Fils dans la reconnaissance d'un même Père. Ce n'est pas moi qui consacre l'autre comme mon frère, c'est Dieu qui fait de l'autre mon frère si je me reconnais avec lui comme fils du Père.

Saint Jean le dit admirablement : « *Si tu n'aimes pas ton frère que tu vois, tu ne peux pas aimer Dieu que tu ne vois pas* » (1 Jn 4, 20-21). D'où la nécessité d'aller me réconcilier avec mon frère, et donc aussi avec Dieu, à l'heure d'aller communier. Dans la réconciliation, il s'agit bien certes de recevoir l'amour miséricordieux du Ressuscité. Mais il y est aussi affaire de visibilité et de manifestation.



Mon frère est la manifestation du Fils, comme le Fils est la manifestation du Père. Je ne peux pas penser la fraternité indépendamment de la filialité et du don du corps qui est le lieu de la transformation de l'altérité en fraternité. Lorsque nous arrivons pour célébrer l'Eucharistie, nous sommes des autres, nous faisons corps parce que nous nous reconnaissons comme des "amis" qui aiment ceux qui les aiment. Mais par l'acte eucharistique, nous devenons des frères, nous devenons son Corps, non pas parce que nous nous aimons mais

parce que, même si nous nous haïssons – et même parfois parce que nous nous haïssons –, nous nous reconnaissons comme fils et filles du Père et donc comme frères du Christ : « apprenons la merveille de ce sacrement de l'eucharistie, s'exclame Jean Chrysostome : nous devenons *un seul corps*, dit l'Écriture (1 Co 12, 12), *membre de sa chair et os de ses os*. C'est ce qu'opère la *nourriture* qu'il nous donne : il *se mêle à nous*, afin que nous devenions tous *une seule chose*, comme un corps joint la tête »⁵. ■



⁵. Jean Chrysostome, Homélie 24 (sur la première épître aux Corinthiens). Cf. H. de Lubac, *Catholicisme, Aspects sociaux du dogme*, 1947, p. 63-65.



Un débat avec Emmanuel Falque

Après l'intervention d'Emmanuel Falque, les participants ont travaillé en carrefours. Des questions sont remontées aux pilotes des quatre axes. Cela a donné lieu le lendemain à un débat avec Emmanuel Falque, où celui-ci a pu préciser et enrichir sa contribution.



La finitude comme limite ou point commun de l'humanité

■ Vous parlez de finitude, pour poser l'universalité de la fraternité humaine. Pouvez-vous repréciser la différence entre fini et finitude ? Tout le monde parmi nous n'admet pas aussi facilement que cela que la finitude ait un caractère universel. Du côté de l'Église, n'y aurait-t-il pas une volonté de s'appuyer sur les limites de l'homme plutôt que sur ce qui le rend grand et positif ?

E. Falque : Parler de finitude, c'est entrer dans un dialogue avec la culture contemporaine. Il s'agit de découvrir quelle est la figure de l'homme moderne et comment on peut penser le christianisme dans cette figure.



La finitude désigne quelque chose de positif, ce n'est pas un concept négatif. Ce qu'on appellerait un concept négatif serait le fini. Le concept de finitude a été mis en œuvre par Martin Heidegger qui dit : « On confond trop souvent le fini et la finitude ». Le fini est une délimitation de l'infini. Quand je parle du fini, je présuppose qu'il y a de l'infini, mais dans cet infini, nous, nous sommes finis. Pour Heidegger, le concept de finitude est sans contraire, c'est l'horizon bouché de mon existence. Je ne présuppose pas un infini, je suis là dans l'être-là, je vois que ma vie aura une fin et j'en ai conscience. La grandeur de l'homme est que nous savons que notre vie va finir. La plus grande des certitudes n'est pas le « je pense donc je suis », mais « je suis un mourant ». Le paradoxe de l'existence est « comment se fait-il que le plus certain (nous serons tous morts d'ici 110 ans), soit le moins connu (qu'est-ce que la mort ?) ». Je n'ai pas d'abord en moi l'idée de l'infini, mais celle de la vie dans la finitude. Je nais homme et, naissant homme, je vois l'horizon bouché de mon existence.

La finitude est fondamentale d'un point de vue philosophique. C'est l'en-commun. La raison n'est plus l'en-commun, parce que le monde mo-

derne ne vit plus dans le même régime de rationalité que celui qui a été développé dans l'Antiquité ou au Moyen Age.

Il s'est produit une déconstruction de la raison qui a commencé avec Nietzsche. Et de cela le christianisme ne peut en faire fi, et c'est même à partir de cette question de la mort de Dieu que se sont renouvelées toutes les théologies contemporaines. Nous sommes moins aujourd'hui en régime de rationalité qu'en régime d'existence. Je ne suis pas en train de me penser comme une idée, je ne suis pas la réalisation d'une idée, je suis là, dans mon « être-là », et je me demande ce que j'en fais. Camus, Sartre, Heidegger, Merleau-Ponty, Lévinas deviennent ainsi des auteurs fondamentaux à partir desquels il faut penser un renouveau de notre manière d'être au monde comme chrétiens.

Pourquoi la finitude est-elle alors un en-commun ? Parce que cette question du non-sens ou plutôt de l'absence de sens précède la position du sens. Les expressions : « Je ne sais pas ce qu'il y aura après » et « Je ne peux rien dire de façon absolument évidente à propos de l'après », sont une position commune de l'homme moderne, à l'inverse de l'homme médiéval. Nous allons tous mourir et nous avons cela en commun avec les



animaux, mais nous savons que nous allons tous mourir, et cela nous ne l'avons pas en commun avec les animaux. Comme nous savons que nous allons mourir, nous nous disons : « Que faisons-nous tant que nous ne sommes pas morts ? ». Nous nous posons donc la question du sens. C'est commun à tous. C'est le plus commun de l'humain.

C'est précisément dans la question du sens que se pose la question contemporaine. La pastorale du petit reste d'Israël qui consiste à dire que « le monde va mal et que seule l'Église va bien en raison de sa vocation prophétique » ne suffit pas. Certes, l'Église a et possède une vocation en tant que ferment du monde, mais seulement à partir de la reconnaissance d'une certaine positivité du monde, celle-là même sur laquelle insistait le concile Vatican II pour éviter tout manichéisme (les bons dedans et les mauvais dehors).

Si cette finitude est donc une découverte philosophique, il me semble qu'elle est aussi un désir théologique. C'est le désir de Dieu que je reconnaisse et que j'habite cette finitude. Pourquoi ? Parce que Dieu s'est fait homme. Par sa kénose et son incarnation, il a intégré la finitude

en lui. Il y a un désir de Dieu que nous habitions notre humanité tout court, c'est-à-dire l'homme sans Dieu, qui n'est pas contre Dieu ni pour Dieu, mais paradoxalement avec lui-même parfois sans le savoir ni le dire : « *Rappelez-vous le temps où vous étiez sans Dieu dans le monde* » nous dit saint Paul (Eph 2, 12).

Le don sans retour et la réciprocité

■ **Vous dites : « *L'amour du prochain suppose la non réciprocité* »¹. Cette proposition semble mettre de côté la réciprocité qui fait le propre de toute relation et en particulier d'une relation fraternelle. La non réciprocité dans l'amour de l'ennemi n'est sans doute pas celle qu'il nous est demandé de vivre le plus souvent. Peut-on dire que l'amour de l'ennemi est une relation fraternelle ? Faut-il d'ailleurs parler de non réciprocité ou plutôt d'asymétrie dans les relations avec les malades, avec les pauvres, avec l'étranger ?**

E. Falque : J'ai insisté sur la non réciprocité parce que l'amour de l'ennemi est une structure dans le rapport à l'autre et pas simplement un

1. Voir p. 26.



combat dans une relation de violence. C'est une structure dans laquelle l'autre ne veut pas rendre ou est dans l'impossibilité de rendre ou ne reconnaît même pas le don.

Qu'est-ce qui est positif dans cette non réciprocité ? C'est qu'il n'y a pas de don sans don du don. C'est ce qui s'appelle l'abandon, le fait de mettre loin de soi le don qui a été fait.

Le don, c'est l'abandon, le don du don. Dans mon livre sur saint Bonaventure (*Saint Bonaventure et l'entrée de Dieu en théologie*), j'ai écrit un chapitre qui s'appelle "L'ontologie de la pauvreté" : Dieu est le pauvre par excellence. Dieu est kénose dans sa structure, Dieu est celui qui se donne dans l'abandon. D'où la source dont nous parlions².

Le deuxième point que je voudrais souligner est l'ignorance du don. Si je sais que je donne, je risque de récupérer le don. Tel est le sens véritable de la parole de Jésus à la Samaritaine : « Si tu savais le don de Dieu... ». Car si, précisément, elle savait le don de Dieu, ce ne serait pas vraiment un don, d'abord parce qu'elle pourrait le contenir dans un savoir, et parce que le sachant, la Samaritaine ou

le croyant pourrait se croire dans l'obligation de le rendre.

Il y a cependant une limite dans la radicalité du don du don. Il faut bien une certaine forme de réciprocité, au risque de nier l'altérité. Mais il faut distinguer entre la réciprocité du don pour moi et la réciprocité du don pour l'autre. Pour moi, je n'ai pas à savoir si j'ai donné ou pas, parce que sinon je ne suis pas dans l'abandon. Par contre, l'autre est celui qui peut me dire que j'ai donné. Et si l'autre me dit que j'ai donné, c'est qu'il est en situation de reconnaissance. Cette reconnaissance ne doit pas être une reconnaissance pour moi, mais pour le Dieu auquel je crois et qui m'a précisément "donné de donner".

La question du tiers est ici fondamentale. S'il y a de la réciprocité, je dois renvoyer cette réciprocité sur un autre, sinon je me l'accapare et ce n'est plus du don. Cela me paraît capital dans le christianisme et explique la structure trinitaire du Dieu du christianisme, comme je l'ai indiqué dans la condilection (aimer que l'autre soit aimé autant, voire davantage, que moi-même je suis aimé).

2. Voir p. 23.



Est-ce que l'amour de l'ennemi est alors une relation fraternelle ? Est-ce qu'on peut aimer Hitler ? ... Peut-être que nous-mêmes, nous ne pouvons pas, mais Dieu probablement et certainement le peut, comme il le fit d'ailleurs pour Judas, comme le pensent nombre de théologiens contemporains, voire Thomas d'Aquin lui-même. On ne peut pas mettre de limites à l'amour de Dieu, au risque de le tuer comme amour.

Le point capital dans l'amour de l'ennemi n'est en réalité et pas seulement celui de la non réciprocité ou de la réciprocité, mais celui de la violence. On peut se demander si le conflit n'est pas fondamental à la dimension même de fraternité. Une vie sans conflit, ou à tout le moins sans tension ni différence, ne tomberait-elle pas dans l'idéal de fusion, qui est nécessairement mensonge ? C'est quand il y a de l'opposition qu'il y a aussi de la vie, comme l'a très bien démontré Hegel au XIX^e siècle en développant sa célèbre dialectique.

Dans l'amour de l'ennemi naît de la différence, et l'amour est différenciation. Mon ennemi est mon ennemi aussi parce qu'il ne me ressemble pas. J'apprends quelque chose de l'ennemi parce qu'il n'est pas moi ni comme moi. Paradoxalement, l'ennemi marque le comble de l'altérité.

La fraternité humaine et la fraternité chrétienne

■ **S'il y a une spécificité de la fraternité chrétienne, quels sont les fondements de la fraternité humaine ? Peut-elle se fonder sur ce que l'humanité reconnaît de sacré : interdit de l'inceste, mémoire de certains événements clefs de l'histoire, interdit du négationnisme... sans faire appel à une transcendence ? Comment peut-elle se fonder sur la filiation dans un monde où le modèle familial est en mutation, où la figure du père est souvent mise à mal ?**

E. Falque : Pour ma part, ce qui est premier, c'est la fraternité humaine. Cette fraternité humaine repose aussi sur des lois fondamentales : l'interdit de l'inceste, la condamnation de la shoah... et dans la République française : liberté, égalité, fraternité. La fraternité est certes un concept qui vient du christianisme et qui a été laïcisé. Mais c'est aussi et d'abord un concept d'humanité.

Doit-on alors passer de la fraternité humaine à la fraternité chrétienne ? Non, si on n'est pas chrétien. Oui, si on est chrétien. Si je suis chrétien, je dois reconnaître aussi un sens à la fraternité chrétienne. Je ne peux pas me satisfaire uniquement de



la fraternité humaine. Certes la fraternité humaine peut suffire à l'existence. E. Jünger dit que Dieu est plus que nécessaire. Cela veut dire qu'on peut vivre sans Dieu, mais vivre sans Dieu ne veut pas dire qu'on peut vivre contre Dieu. Cela signifie que dans l'absence de Dieu se dit quelque chose de Dieu qui est notre humanité tout court, puisqu'il a épousé cette humanité. Et si je ne dis pas que l'humanité sans Dieu³ a un sens en tant que telle, si je dis qu'on ne peut pas vivre sans Dieu, je risque de faire de Dieu celui qui comble mes manques. Dieu ne sera plus Dieu, parce que je l'annexe à mes propres manques. Levinas souligne en ce sens qu'il faut distinguer entre le besoin et le désir. Le besoin est en creux, le désir est en sus. La fraternité chrétienne est en sus, mais elle n'est pas optionnelle quand on est chrétien. Elle est fondamentale, mais elle est en sus.

Un chrétien et un non chrétien voient les mêmes choses, puisque nous partageons une communauté d'humanité, mais nous voyons autrement les mêmes choses. Tout est affaire d'interprétation.

Dans les engagements à la Communauté Mission de France, hier soir, j'ai apprécié la pro-

clamation de l'herméneutique dans l'engagement : *« Voulez-vous travailler à interpréter la foi chrétienne pour aujourd'hui ? – Oui, nous voulons exprimer la foi que nous recevons de l'Église avec les paroles de vie que nous recevons des autres »*. C'est une belle chose, dans un engagement ecclésial, que de reconnaître que tout est d'abord une question d'interprétation. Je peux interpréter un événement du point de vue d'une pure fraternité humaine, mais je peux aussi, et j'en ai le droit, interpréter ce même événement du point de vue de la fraternité chrétienne, c'est-à-dire à partir de la filialité, donc à partir de la Trinité.

Que faire alors dans un monde où la filiation est en mutation ? À mon sens, on ne peut pas seulement repenser la famille à partir des mutations de la famille. Il y a des structures fondamentales de la famille qu'on ne peut probablement pas toucher en droit, même si en fait elles sont parfois atteintes par des vicissitudes dont les sujets ne sont pas toujours les seuls responsables. Je ne vois pas, en tout cas et sans aucune accusation de ma part, comment on pourrait parler de la famille de Dieu si on pense à la Trinité comme famille à partir du concept du

3. « sans » n'a pas ici un sens privatif mais un sens positif, c'est la finitude.



“beau-père”. Dieu n’est pas le “beau-père” du Fils. La famille bouge, mais la structure familiale est une structure fondamentale qui en son fond demeure probablement inaltérable.

Que faisons-nous alors des non chrétiens ? Sont-ils des chrétiens anonymes ? Quand j’ai lu, il y a des années, la thèse des chrétiens anonymes de Karl Rahner, je l’ai rejetée parce qu’elle n’était pas assez identifiée, parce qu’il convenait de déclarer aux chrétiens anonymes qu’ils étaient précisément des chrétiens qui se cachent ou qui l’ignorent. Aujourd’hui, je rejette toujours cette même thèse, mais... parce qu’elle est trop identifiée : quand je dis « chrétiens anonymes », je pense encore l’autre à partir du christianisme et je le pense donc à partir de ma propre structure et de ma propre pensée.

S’il y a probablement quelque chose à bannir dans le langage chrétien, c’est de dire de quelqu’un qu’il est en chemin. Cela veut dire que vous savez le chemin, que vous avez défini le chemin. Vous n’êtes pas transformés par le chemin. De même, il n’y a rien de pire que ceux qui “savent écouter”. Quelqu’un qui sait écouter est quelqu’un

qui n’écoute pas, parce qu’il a tellement de bagage comme écoutant qu’il a perdu l’art de perdre ses bagages.⁴

Le monde est en Dieu

■ Vous prenez comme hypothèse théologique l’intégration de l’homme et du monde en Dieu⁵. Si le monde est en Dieu, si la fraternité est déjà jouée et pas seulement fondée en Dieu, comment l’altérité entre Dieu et le monde est-elle respectée ? Si le monde est en Dieu, comment rendez-vous compte d’une donnée essentielle de la foi chrétienne, dont vous avez vous-même souligné l’importance, celle de l’Incarnation ? Dire que le monde est en Dieu, laisse-t-il encore de la place pour l’histoire et pour les hommes comme acteurs de cette histoire ? Cela ne réduit-il pas la nouveauté de l’événement Jésus-Christ dans notre histoire et dans la révélation de Dieu ?

E. Falque : Je commencerai par quelques lignes de l’épître aux Ephésiens (Eph 1, 4-10) : « *Il nous a choisis en Lui avant la fondation du monde*

4. Voir sur ce point le beau chapitre de J.-Louis Chrétien intitulé “L’inouïe” dans *L’arche de la parole*.

5. Voir p. 23.



pour que nous soyons saints et irréprochables sous le regard de l'amour. Il nous a prédestinés à être pour lui des fils adoptifs par Jésus-Christ... pour réunir l'univers tout entier sous un seul chef».

Voilà le passage de l'Écriture qui justifie ce que je viens de vous dire. Nous sommes en Lui dans le Fils dès avant la fondation du monde. C'est la théologie paulinienne. J'ai utilisé le terme d'intégration. Peut-être vaudrait-il mieux parler de récapitulation ou d'incorporation. L'idée n'est pas de constituer une totalité, de sorte qu'en dehors de Dieu il n'y ait pas de salut. Il s'agit de montrer au contraire comment, si nous sommes chrétiens, nous nous découvrons pris et incorporés en Dieu, et qu'en fait nous y étions déjà de toujours à toujours. Ce qui est important, c'est le cheminement mystique. Dans le texte des disciples d'Emmaüs, certains disent que l'essentiel est le moment où il disparaît à leurs yeux. Pour moi, l'essentiel est aussi le moment où « il marche avec eux ». Il est en chemin, comme un homme avec des hommes, et tout à coup il se passe quelque chose, il disparaît à leurs yeux. Ils se rendent compte que lorsqu'ils étaient en chemin, ils étaient déjà corps dans ce corps du Christ. Ensuite ils vont trouver des frères. L'intégration, ou plutôt l'incorporation, n'est pas

totalisation mais mouvement de transformation de l'homme en Dieu.

Dieu est-il alors identifié au monde ? Y a-t-il de l'altérité ? C'est une question importante du point de vue pastoral, et fondamentale du point de vue théologique. La monadologie trinitaire n'est-elle pas qu'une forme de panthéisme ? Non, me semble-t-il. Le monde et Dieu ne font pas tout à fait un parce que l'incorporation du monde en Dieu, ou la récapitulation dans le Christ qui est la tête, est trinitaire. La Trinité est ce qui permet la différenciation, parce que le monde est dans le Fils et non pas dans le Père. Cette altérité du Père est fondamentale. Je me découvre pris en Dieu, c'est-à-dire pris dans le Verbe, pris dans le Fils, pris dans son Corps, c'est-à-dire pris dans l'Incarnation. Le paradoxe du christianisme est que si le monde est dans le Verbe ou dans le Fils, nous sommes dans le Fils de l'Homme. Tous les hommes sont dans le Fils de l'Homme. Je n'ai pas besoin de baptiser les hommes à coups de goupillon pour leur dire « vous êtes dans le Fils de l'Homme ». Nous sommes fils de l'Homme par le Fils de l'Homme, et c'est par lui que nous nous reconnaissons hommes, au moins si nous sommes chrétiens. Nous nous découvrons en solidarité, mais parce que le Christ est le premier



solidaire. Nous nous découvrons ressuscités, mais parce que le Christ est le premier ressuscité.

Mon intention n'est pas du tout de parler ici d'intégration en termes de totalisation. Peut-on dire « hors de l'Église, pas de salut » ? C'est une question compliquée. L'Église n'est pas d'abord ou seulement une institution, ni seulement une hiérarchie. Mais il peut, à l'inverse, y avoir un danger à faire tellement de remarques sur la hiérarchie qu'on ne considère plus l'Église que comme une Église hiérarchique. Il y a l'Église pyramidale de Denys l'Aréopagite avec la succession des anges et des archanges et l'Église « fluminale⁶ » d'Irénée, c'est-à-dire tirée d'une même source. Si je dis que le monde est en Dieu dans le Fils, certes je vais dire que le monde est dans l'Église, mais alors je revendique un concept d'Église catholique, universelle. Église universelle, c'est-à-dire capable d'être présente à tous les hommes parce que Dieu s'est fait homme. L'Église est un corps et Dieu s'est fait corps et nous sommes dans ce corps.

Que faisons-nous alors des autres qui ont une autre voie ? Cette question est pour tout un

chacun difficile. Que veut dire dans le cadre de l'islam « être fils dans le Fils » ? La théologie a beaucoup avancé avec les rencontres d'Assise. Dans ce cadre, on peut dire que le monde est en Dieu, non pas comme une intégration, mais pour reconnaître qu'il y a une multiplicité de voies. Je ne peux pas proclamer ma voie comme la seule voie, non pas parce qu'elle n'est pas pour moi la voie, mais parce que le Christ lui-même est aussi présent en d'autres voies. Il ne s'agit de « prier ensemble » (puisque nous ne nous adressons pas exactement au même Dieu), ainsi que l'avait proclamé Jean-Paul II lors de la rencontre d'Assise, mais « d'être ensemble pour prier » (puisque ensemble nous nous adressons chacun à notre Dieu). Ce qui est fondamental, c'est la transformation de soi par l'autre et pas seulement l'identification de soi à l'autre. Le terme d'incorporation, dont j'ai aussi parlé dans le cadre de l'eucharistie, me paraît donc plus juste que celui d'intégration. Ce qui compte n'est pas de constituer une totalité de disciples du Christ identifiés, mais de faire son corps en faisant corps et en communiant à son corps.

6. Du latin *flumen*, fleuve.



L'Esprit et la rencontre de l'autre

■ **Comment la fraternité chrétienne rencontre-t-elle la fraternité humaine vécue par des hommes et des femmes qui sont habités par l'Esprit dans d'autres traditions ? Cet Esprit, nous venons le rencontrer quand nous sommes à Pékin, à Alger, dans nos quartiers, à travers d'autres frères et sœurs d'autres traditions, d'autres langages. Comment ces frères et ces sœurs sont-ils déjà parmi ceux que le Ressuscité appelle « mes frères » ?**

E. Falque : Le point important à mes yeux pour répondre à cette question est le suivant : l'Esprit Saint est présent avant la création, et dès la création dès lors qu'on l'interprète comme « l'Esprit qui planait sur les eaux » du livre de la Genèse. L'Esprit Saint n'est pas seulement envoyé par le Père au moment de la Pentecôte. Il est donné dans la création tout entière et pas simplement dans le petit corps des disciples qui va le distribuer au monde. On est dans une pastorale où la présence de Dieu à l'autre est déjà là. Ce n'est pas moi qui vais insuffler l'Esprit Saint à l'autre. L'autre est déjà

pris dans le Fils sous l'impulsion du Père et dans la force de l'Esprit.

Quand on parle d'Esprit, on parle d'Esprit Saint. On est dans la Trinité. Il paraît impossible de développer une théologie de l'Esprit sans être dans la Trinité. Dans le cas inverse, la théologie tombera dans quelque chose de diffus, quelque chose de sacré qui n'ose pas dire son nom, le sacré (neutre) et non pas le saint (trinitaire).⁷

Cela signifie-t-il alors que tout est donné (mouvement clos de l'incarnation) ou que la révélation du Christ est encore en train de s'offrir à nous et par nous (incarnation continuée) ? Tout est donné parce que la résurrection du Christ est « déjà là », mais en même temps le Christ s'offre encore à nous et par nous dans le « pas encore » de la révélation achevée, parce que l'histoire du monde est précisément l'histoire de Dieu dans le Fils. Cette alliance du « déjà-là » et du « pas encore » est importante parce que nous ne sommes pas les témoins de l'histoire de Dieu, nous sommes l'histoire de Dieu. Dans *Métamorphose de la finitude*, j'ai défini l'Esprit Saint comme force. On a oublié la pensée de la force. On a tellement développé la faiblesse,

⁷. Voir p. 25.



la vulnérabilité, qu'on oublie qu'il y a de la force. Si ma force est dans ma faiblesse, comme dit Paul, c'est parce que Dieu est une force qui s'exprime à l'intérieur de la faiblesse. Il y a du surhomme en l'homme, ou plutôt du désir de dépassement, comme le souligne le christianisme. Le chrétien ne peut se contenter de nier cette force du désir qui fait aussi notre humanité. Mais il a ceci en propre qu'il trouve sa force en un autre (l'Esprit Saint) et non pas simplement en lui-même (dans sa pure et simple humanité).

Comment alors penser la mission ? À la Mission de France, et la chose paraît surprenante et néanmoins juste, il semble que la mission puisse précéder l'envoi. Le chrétien comme homme est déjà en mission dans le monde et se découvre aussi progressivement envoyé en mission, se reconnaissant homme parmi les hommes (un point clairement acquis) et en même temps fils de l'homme pris dans le Fils de Dieu (un point probablement à ne jamais lâcher). À la question « en quoi consiste

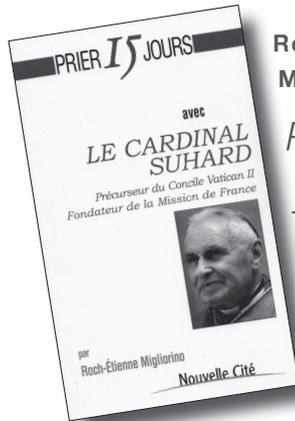
la mission ? », peut-être peut-on répondre qu'elle consiste à témoigner que ce monde est déjà évangélisé par Dieu, et qu'il revient au chrétien de le manifester et de le faire voir à travers lui. Nous sommes en quelque sorte les “photophores de Dieu”, non pas qu'il ait besoin de nous pour exister, mais à tout le moins pour se manifester.

Peut-on et doit-on alors dire le nom de Dieu ? Là n'est probablement pas l'essentiel. Nous l'avons montré lors de notre exposé. Les choses les plus fondamentales se disent souvent davantage par le corps que par la parole (naissance, sexualité, mort...), et l'acte de parler est ce qui s'insère dans les failles de la chair. L'essentiel est la fraternité silencieuse. L'essentiel, c'est être là avec l'autre jusque dans son chaos intérieur, dans le silence, l'humanité et la corporéité qui nous sont communs⁸. L'essentiel, c'est l'être là du chrétien avec son humanité pour être avec l'humanité, en se reconnaissant en même temps dans la filialité ou comme être créé. ■

8. Voir p. 30-31.

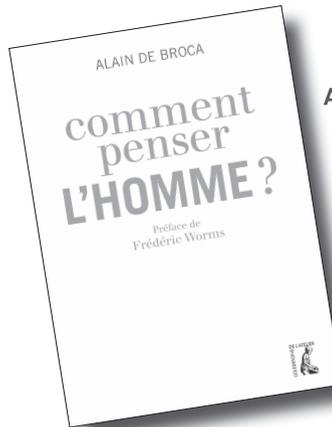
En Librairie

3 membres de la Communauté Mission de France publient



Roch-Étienne
MIGLIORINO

*Prier 15
jours avec
le Cardinal
Suhard*
(Nouvelle Cité)



Alain de BROCA

*Comment
penser
l'Homme ?*
(Éd. de l'Atelier)



Pierre VALIRON et
Philippe DETERRE

*Chercheurs
en sciences,
chercheurs
de sens*
(Éd. de l'Atelier)



Cahiers de la fraternité

Bonnes feuilles



Retrouvez d'autres textes sur notre site :
www.mission-de-france.com/pages/actu/ue09/titresaxes.html

Va trouver mes frères ! Seigneur quel vaste programme...

Mais qui sont mes frères ?

- Mes frères de sang, mes frères d'adoption, ceux avec qui je me sens bien, j'ai les mêmes affinités, les mêmes projets ?
- Tu me parles de l'étranger, de l'exclu, du malade...

S'agirait-t-il alors de solidarité ?

Tu m'incites à aller plus loin, à me risquer sur les chemins pour une rencontre en vérité, qui opère des déplacements intérieurs, qui invite à l'abandon.

On me dit que ce qui est premier c'est la fraternité humaine, à l'exemple du bon samaritain qui s'approche, panse, prend soin.



Et toi de poursuivre : « ce que vous avez fait aux plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait ».
Alors comment reconnaître frère celui qui a tué, qui détruit l'homme ?
La fraternité ne naît pas de mon sentiment, elle naît d'un regard de foi, de l'Amour de Dieu sur ces personnes.
Et toi, Seigneur, tu me proposes de passer de cette fraternité à la filiation.
Cela n'exclut pas la fraternité humaine mais la transforme, l'intègre en lui donnant un nouveau sens.
Enfant d'un même Père, je me sens alors invitée à entrer dans un corps à corps,



à reconnaître en ton Fils Jésus ce corps souffrant offert pour la multitude des hommes.
Au souffle de ton Esprit, tu m'envoies, tu nous envoies répandre cette Bonne Nouvelle aux quatre coins du monde.
Donne-moi, donne-nous la force, l'audace de poursuivre cette aventure fraternelle dans l'Espérance et la confiance.

“On naît pas des chiens”

Toute cette « université d'été » réveille en moi plein de « fraternités » vécues et surtout reçues. Premièrement, la FRATERNITÉ que j'ai vécue et reçue avec mes frères d'armes algériens pendant la guerre d'Algérie – Oui, frères d'armes, ça existe. C'est parti d'un échange de mots et de regards. Après un accrochage, on compte les morts des deux camps ; en face, un jeune soldat du FLN tué. Benahoua Mohammed, mon radio, dit : « on dirait mon frère ! » et je réponds : « c'est mon frère ! » Benahoua me regarde et comprend ; du coup, toute la compagnie de jeunes algériens, appelés comme moi, m'a adopté, m'a fait confiance



jusqu'aux confidences, pendant deux ans : pour eux j'étais le « marabout PAS de ZIG-ZAG parce que toi, tu marches droit ! »

Deuxième exemple : quand j'étais P.O dans les travaux publics au Blayais, grand chantier de centrale nucléaire ; la grève a éclaté à cause du manque de sécurité et de respect de la part des chefs. A l'entrée du chantier, les ouvriers écrivent sur un grand panneau de coffrage : « ON NAIT PAS DES CHIENS ».

Cette belle faute d'orthographe du maçon maghrébin qui a écrit cette phrase me remplit de méditation : tant d'humains sur terre naissent méprisés et ont une « vie de chien », avec même pas le droit d'aboyer : je pense aux psaumes et au Christ silencieux face à la meute de ses accusateurs...

La fraternité sur les chantiers, surtout avec les étrangers, ça se partage sans grand discours mais beaucoup par des gestes. C'est le CORPS qui est le premier langage entre les humains : la fatigue, le froid, le chaud, la pluie sont les mêmes pour tous, les dangers aussi. C'est ce qu'on appelle le coude à coude... De même, quand on travaille tôt le matin, le moment précis où le soleil jaillit de l'horizon, on

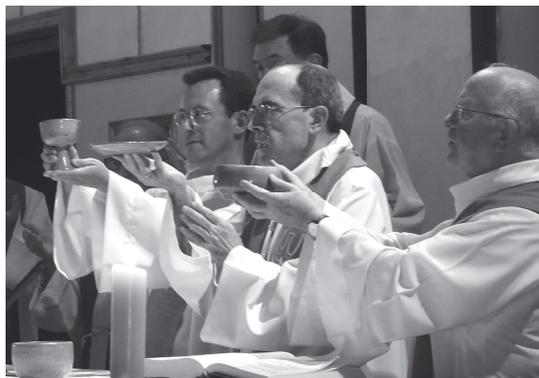
se regarde et on regarde le soleil : une espèce de communion très humaine, une fraternité par la nature commune à tous les humains.

Et moi, je pensais au Christ :
« Je suis la lumière du monde ».

Fraternité encore quand on se signale l'arrivée d'un chef en plaçant 1, 2 ou 3 doigts sur son épaule selon le grade du chef.

Fraternité des casses-croûtes, des blagues qu'on se fait, des longues soirées ensemble entre célibataires puisque immigrés.

Ce mot FRATERNITÉ m'a toujours motivé et je crois que la Mission de France encourage à la FRATERNITÉ.





Qui est étranger ?

De ma terre natale,
Je me suis levée.
Dans la ville je suis entrée.
J'ai frappé à la porte de l'étranger.
Par goût, par choix, je me suis approchée.
À son domicile il était un « ÉTRANGE » étranger.
Il m'a intriguée. Il m'a déplacée, déracinée !
Tous les jours, j'ai frappé à sa porte.
Il m'a accueilli, et des questions m'ont envahie.
Qui est étranger ? lui ? moi ?

Complètement dépaysée
par les odeurs et les saveurs,
les heures et les couleurs,
la saleté et la pauvreté,
les rivalités et les violences.

Complètement dépouillée
par la vaisselle, les ustensiles et les rythmes.

Complètement éblouie
par la gratuité et la convivialité,
la confiance et l'authenticité.
Avec le temps, dans le cœur,

en moi et en eux, l'hospitalité s'est installée.
L'étranger m'a appelée à la simplicité.
Doucement, en moi, en d'autres,
se réveillent les mots de l'Évangile,
ouvrant des chemins de solidarité et de fraternité.



Les pommes de Confolens

Je me tiens en Chine comme quelqu'un du
dehors, de l'extérieur (« wai » en chinois),
dans la position de celui qui est bénéficiaire
de l'hospitalité dans une communauté
d'existence avec quelques-uns.
La communication est un travail ; le manque
de mots, l'ignorance et les défauts de langue



me travaillent – travail ici c'est à la fois le travail d'enfantement et le travail-torture qui met parfois sens dessus-dessous. La fraternité, cependant, est reçue comme une joie quand c'est un autre qui la reconnaît. Un exemple. À l'occasion d'un festival de folklore en Charente, je dois servir d'interprète à un groupe de Yaos venus des montagnes du nord du Guangxi. Toute la journée, ils se produisent dans les rues de la ville et je leur apporte quelques pommes achetées au supermarché du coin. Un an plus tard, lors de la venue d'une délégation de la région Poitou-Charentes à Nanning, le bureau officiel de la culture m'invite à participer aux activités prévues sur place. Quand il s'agit de monter dans les voitures, la chargée des relations extérieures m'attire et me fait monter dans la voiture réservée aux accueillants chinois en me disant : « Venez avec nous, vous êtes des nôtres ! » et quelques instants après... « je n'ai jamais oublié les pommes de Confolens ! » J'avais totalement oublié ces fameuses pommes et il m'a fallu quelques secondes pour comprendre l'allusion. Ce jour-là, je

n'étais plus tout à fait ou plus seulement « lao wai » – le vieux de l'extérieur. Le poids du temps est peut-être un autre nom de la finitude. Dieu qui a choisi d'habiter notre humanité tout court a passé trente ans à Nazareth. C'est comme cela qu'il a voulu se révéler. Il a fallu du temps. Rendre la vie humaine plus humaine dans la diversité de ses figures. Dans ce travail je reconnais l'Esprit qui est déjà là et qui rassemble l'Église de tous les hommes en Christ.





Comme un pont

Mon frère, entre toi et moi, il y a comme un pont qui relie nos deux rives.

Parfois ces rives sont tellement proches qu'il suffit de faire un pas pour te retrouver de l'autre côté. Tu parles ma langue, tu crois en mon Dieu, tu appartiens au même peuple que moi. Dans ce cas, le chemin est facile.

Mais parfois un ravin nous sépare. Ravin creusé par la différence linguistique, culturelle ou religieuse, creusé par les incompréhensions et les malentendus, creusé par le tort que je t'ai fait, le tort que tu m'as fait, creusé par notre difficulté à pardonner.

Pourtant, même quand ce ravin me paraît infranchissable, le pont est là quelque part. Parfois je ne le vois qu'en partie, parfois je ne le vois pas du tout ; parfois j'espère le trouver mais parfois je préfère rester de mon côté avec les miens.

Lorsque je trouve la force de m'avancer sur le pont, je suis souvent déçu de ne pas te voir arriver à ma rencontre. Pourquoi faudrait-il que je fasse tout le travail ? Pourquoi ne reconnais-tu pas les efforts que je fais pour te retrouver ?

Dans les moments difficiles, j'ai envie de rebrousser chemin. Mais quelqu'un me retient et me demande de continuer, de ne pas attendre de te voir arriver pour avancer vers toi. Il paraît que, même quand tu ne viens pas à moi, nous sommes frères dans le Christ.

Peut-être que, si je ne te croise pas là où je le voudrais, c'est que tu as pris un pont adjacent, un pont sur lequel la force qui te guide n'a pas le même visage que Celui qui me prend par la main.

Drôle de construction que ces ponts qui s'entrelacent !

Lorsque je te rencontrerai, ce sera sûrement une surprise. Peut-être que nous ne nous comprendrons pas. Il me faudra alors user de gestes, de regards, de signes, pour t'inviter chez moi.

Je voudrais que ta différence me bouscule et me transforme car ne je veux pas que ma route soit monotone.

Peut-on faire des détours sur un pont ?

Je veux découvrir avec toi le morceau de pont qui t'a amené jusqu'ici.

Emmène-moi sur un nouveau chemin de vie !



Le silence de la fraternité

Je suis en chemin, sur le chemin d'un travail solidaire avec la population de Tibhirine.

À travers la fréquentation de la Parole (parabole du Bon Samaritain), je redécouvre que j'ai à m'arrêter pour prendre soin de l'autre, différent de moi, croyant autrement, aux références culturelles autres.

Se nourrir de l'altérité, de la différence de l'autre, mais aussi d'une culture arabo-musulmane en pleine mutation,

Reconnaître les différents chemins qui mènent à Dieu sans exclusivisme, en aimant l'Église que je voudrais autre.

Travailler à l'unité dans l'Église par le dialogue, la concertation.

Redécouvrir le silence de la compassion, accepter d'être sans voix, vivre le silence de la fraternité.

Faire corps dans le pain partagé, avec les miettes tombées de la table.

Recueillir ces miettes d'humanité du pain pétri par les autres.

Partager en équipe les hésitations, les enthousiasmes, d'une fraternité déchirée, reconstituée.

Vivre ce chemin d'humanité comme le chemin d'Emmaüs où le Christ se rend absent et présent, lent à découvrir, insaisissable, toujours ailleurs parce que l'Esprit me devance, nous envoie et nous reçoit comme co-créateurs avec le Père, prêts à contempler les merveilles de Dieu dans les exclus, les petits, les sans voix.





Un père qui avait deux fils

Un homme avait deux fils
Un cadet épris de liberté qui ne voulait plus
attendre pour croquer dans l'héritage,
Un aîné qui n'osait pas goûter à sa
liberté mais peut-être ne savait-il
même pas encore qu'il était libre.

Un père avait deux fils
Avec chacun d'eux il dut inventer
les chemins de sa paternité.
Il dut faire face différemment avec chacun,
entendre tour à tour la revendication de chacun,
le besoin d'autonomie de l'un et de l'autre...

Un frère avait un frère
On ne naît pas frère, on le devient, et ce
n'est que parvenu au bout de l'histoire que
commence le chemin de la fraternité.
Les deux ne se sont pas encore parlé.
Ils n'ont adressé une parole qu'au
père, chacun de leur côté.
Ils ont pour l'instant en commun un
homme qui avait deux fils, devenu pour
chacun d'eux un père qui avait deux fils.

L'histoire du frère qui avait un frère, qui avait
des frères, reste à écrire par chacun de nous.

Des hommes avaient une terre et
ses ressources en héritage...
Ils gaspillèrent en menant une vie de
désordre. Et puis un jour ils réfléchirent.
Une prise de conscience prit corps et gagna de
proche en proche. Il fallait ensemble prendre
soin de la terre et cela passerait par des petits
gestes que chacun allait mettre en œuvre.
Quelques-uns le firent parce qu'ils
se savaient frères en humanité,
d'autres le firent... et découvrirent
qu'ils étaient frères en humanité.

Un père avait des fils...
... devenus responsables et donc frères !





Je dormais et je rêvais...

Je dormais et je rêvais
que l'homme reconnaissant de cette terre
qui lui est offerte la mettait au centre de ses
préoccupations quotidiennes et qu'il n'avait de
cesse de la préserver, de la respecter, de l'aimer...

Je me réveillais et je voyais
que l'individualisme et le matérialisme
entraînaient un énorme gaspillage et une
utilisation déraisonnée des ressources naturelles
qui, du coup, s'épuisaient rapidement.
Mais je vois aussi
les petits gestes de tous ceux qui, au quotidien,
cherchent à préserver la planète, à économiser,
qui font effort pour consommer, construire
ou se déplacer autrement... De petites



initiatives, encore trop individuelles et qu'il
faut à tout prix, justement, tenter d'élargir...

Je dormais et je rêvais
que l'Homme allait ouvrir sa porte et son
cœur pour vivre et partager avec l'autre, en
toute simplicité, et avec spontanéité...

Je me réveillais et je voyais
des verrous, des grilles, des murs, des portes à
codes, des agendas surchargés, des journées
saturées, des manques de disponibilité...
Mais je vois aussi
des lieux d'accueil où l'autre peut
arriver et se poser sans avoir à se
justifier, simplement en étant lui.
Je vois des expériences d'entraide et de soutien
de projets où l'autre est accueilli comme il
est, avec ses richesses et ses limites..., des
lieux de rencontres gratuits où l'essentiel
est d'être là, accueilli et accueillant...

Je dormais et je rêvais
que les hommes, fils d'un même Père, vivaient tous
en frères, animés, par l'Esprit, d'un désir de justice
et de fraternité pour ensemble faire « son » corps.



Je me réveillais et je voyais
l'immensité des disparités, les fossés
d'incompréhension, les avis tellement
différents qu'ils ne sont que divergences.
Je voyais des hommes qui cherchaient en priorité
à être en lien avec ceux qui pensent comme
eux, vivent comme eux, votent comme eux...
Mais je vois aussi
cette fraternité qu'on essaie de vivre
concrètement, en communion les uns avec les
autres, dans une relation de confiance et de don
de soi. Cette volonté de vivre la fraternité avec
l'autre qui est différent de moi, fragile, seul...,
sans rien attendre en retour. Cette volonté de
vivre en chrétiens, comme frères en Jésus.



Dynamique du don

Arrivant en ce lieu, l'interrogation, ou plutôt
l'interpellation sous-jacente au titre "le défi
de la fraternité", aurait pu déboucher sur la
quête de gestes forts, réorientant radicalement
ma vie, notre vie de couple, de famille.
Mais la radicalité pourrait bien alors être
paralysante ; l'objet de notre session n'est-
il pas plutôt d'interroger et de nourrir mon
existence d'aujourd'hui comme de demain ?
Partant de ce thème : « de nouveaux modes de
vie », que j'associe à celui du développement
durable (économie, environnement, humanité), il
m'apparaissait en arrivant que notre société était
arrivée au bout de ce schéma de développement
(croissance, consumérisme, individualité,
immédiateté) vécu ces 50 dernières années
et qui nous a structurés socialement tels que
nous sommes, pour l'essentiel d'entre nous,
relativement possédants, relativement protégés...,
mais ayant fortement pioché dans les ressources
de notre monde dont nous découvrons qu'elles
ne sont plus inépuisables et constatant également
que ce modèle de développement nous a, au final,
isolés les uns des autres et a laissé pour compte



nombres d'hommes, de femmes et d'enfants, vivant dans la pauvreté et parfois dans la misère.

Le constat que je fais, depuis là où je suis, une entreprise industrielle (300 salariés devenus 170 suite à un plan social) où je suis délégué syndical, une commune de 8000 habitants où je suis élu municipal d'opposition, une vie de famille et une vie associative à l'échelle d'une agglomération de banlieue parisienne... c'est qu'un nombre croissant de nos concitoyens et de nos proches, voire nous-mêmes, ne sommes plus à l'abri de vivre un épisode de vie fragilisant dans de telles proportions que cela puisse être destructeur.

L'urgence me paraît donc être de réfléchir, puis de bâtir, ou tout au moins de participer à la construction d'un nouveau modèle de société qui nous relie les uns et les autres, et ne soit pas excluant de celles et ceux qui sont amenés à vivre une période forte de fragilisation.

C'est donc là que l'appel à la fraternité exploré dans cette session m'est apparu éminemment pertinent. Cette fraternité qui reconnaît, voire accompagne l'altérité. Cette

fraternité vécue jusqu'à "impacter" ma vie. Mais pour ma part, à quoi cette appartenance au Christ m'invite-t-elle ? Regardant autour de moi, il me semble que ce qui fait le plus sens est le don que je perçois dans les situations de vie de celles et ceux que je croise. Cette dynamique du don me paraît pouvoir porter sens pour quiconque, toutes cultures confondues, et me paraît également très étrangère aux valeurs mises en exergue par notre monde aujourd'hui.

Et le Christ en est une figure très signifiante, un appel, un chemin... De pas en pas, vivre de l'humanité fraternelle, vivre de la fraternité humaine enracinée en Christ qui, par le don de sa vie, nous a inscrits comme fils du Père.





Naître fils, devenir père,

Naître fils,
après ceux qui m'ont précédé,
avant celui et celles qui m'ont suivi,
premiers frères et premières sœurs.
Quitter père et mère dans l'élan d'un amour neuf,
découvrir et goûter dans cette
distance un nouvel être fils.
Devenir père, débordé par la vie,
submergé par la joie,
comme élargi par l'enfant reçu comme cadeau,
cet autre issu de moi, de nous,
et pourtant étrange,
presque étranger.
Devenir père, apprendre encore
mes limites, douter,
chercher, à travers les silences de
l'enfant, à travers ses révoltes,
à discerner celui ou celle qu'il devient.
Devenir père, accepter que « nos
enfants ne sont pas nos enfants », mais
qu'ils puisent à d'autres sources,
aimer leurs regards vers d'autres
horizons que les miens.
Découvrir en eux de nouveaux frères,



en elles de nouvelles sœurs,
même s'ils restent mes fils et mes filles.
Se découvrir avec eux, frère en
humanité, d'une génération
qui grandit tandis que la nôtre diminue,
qui invente de nouveaux chemins pour
continuer l'humanisation de l'homme.
Se reconnaître, avec eux, frère du
Fils unique, du frère universel,
qui prend soin de toute blessure, qui
porte dans sa chair toute souffrance.
Dans le Fils, se reconnaître, avec
eux, fils et filles d'un Amour
qui nous veut libres,
qui nous creuse et nous fait grandir,
qui se donne sans mesure et sans retour
pour que nous ayons la vie en abondance.



Merci Seigneur pour les frères

Lorsque je touche la main de mon frère
je sens, et je sens qu'il sent ;
je ressens quelque chose
et je ressens qu'il ressent
mais je suis incapable de savoir
assurément ce qu'il ressent.

O Seigneur,
dis-moi qui est mon frère ?
mon enfant, mon mari, mon voisin, l'étranger ?
celui que je croise, que j'accueille, que j'accompagne ?
comment je le rencontre ?

La Fraternité est à construire,
Elle est aussi à recevoir.
Le don demande un abandon qui n'exclut
pas la réciprocité. Sans attendre que l'autre
donne, je dois être en position d'accueil.

O Seigneur,
suis-je capable de m'approcher de mon frère ?
d'avoir un projet avec lui ?
d'oser prendre le risque de m'engager avec lui ?

La construction de la Fraternité
n'exclut pas le conflit.

Le refus du conflit crée le mensonge.
Quand il y a conflit, il y a vie.

O Seigneur,
aide-moi à accepter le conflit
pour ne pas accepter l'inacceptable,
pour mes frères en humanité.

La fraternité humaine est première.
Chrétiens et non-chrétiens, nous
voyons les mêmes choses, mais nous
les interprétons différemment.

O Seigneur,
que ton Fils, notre frère en humanité,
soit toujours présent en moi
pour le reconnaître en l'autre quand je le rencontre.

Cette recherche de fraternité
présente en tout homme
ne peut pas être vécue en solitaire.

O Seigneur,
merci pour la vie d'équipe, merci pour la parole
partagée qui éclairent constamment la relation
avec les autres en fraternité, la nourrissent et
lui permettent ainsi de me transformer.

Merci, Seigneur, pour les frères !



Retrouver ma saveur

Quand je suis partie, je me suis départie et on s'est départi l'un de l'autre. Parti, départi ne voulait pas dire dénoué, séparé. Pas encore, pour cela il faut du temps, longtemps.

Quand je suis partie, eux aussi sont partis, mais eux ne se sont pas départis de lui, de leur père, ne se sont pas départis de moi. Eux, les enfants, ils sont quatre, ils sont visages de ce que j'ai vécu avec lui, avec leur père.

Le bébé qui vient au monde ne veut pas faire mal à sa mère, à la mère, mais il faut



passer, il veut vivre, s'il hésite, s'il n'y va pas, il meurt. Alors il va forcer, déchirer, passer, c'est le prix de la vie, de sa vie. Quand je suis partie, je n'ai pas voulu faire du mal, lui faire du mal, je voulais vivre.

Il y a eu des cris, des pleurs.

Il y a eu leurs cris, leurs pleurs.

Je suis entrée dans l'inconsolé, l'inconsolable.

Le coussin est devenu l'ami, l'ennemi, le réceptacle de ces cris, de ces pleurs.

La souffrance – pleurer, crier – dévisage, défigure, on ne s'envisage même plus.

Prier.

Prier l'homme de la croix, chercher son visage, chercher son regard pour s'envisager à nouveau.

Me laisser redonner un visage pour devenir figure par Celui qui m'ouvre ses bras.

Devenir figure pour ceux qui sont toujours là. Retrouver du goût, retrouver ma saveur pour ceux qui ont besoin de leur mère, de la figure de leur mère.

Retrouver ma saveur pour mettre du goût dans leur vie, me remettre en route. ■



La fraternité dans des ateliers créatifs

Des ateliers ont été proposés durant les après-midi, une façon autre et diversifiée de vivre et d'approfondir les défis de la fraternité. Les titres de ces ateliers en témoignent :

- **Le psaume en état de fraternité** : Respirer... sentir sa voix... chanter à l'unisson puis en polyphonie un psaume, puis écrire et chanter un psaume sur la fraternité.
- **Jeux de mots fraternels** : jouer avec les mots, tenter des poèmes, assembler des couleurs et des images, creuser des puits qui cherchent sens.
- **Balade d'une colline à l'autre** : à pied, de Fourvière aux traboules de la Croix-Rousse.
- **Un chemin de fraternité en patchwork** : assembler et coudre des pièces de tissus en un chemin de fraternité.
- **L'histoire de Joseph dans l'art** : à partir du texte de la Genèse et de ses représentations





- **Dessine-moi « la fraternité »** : se retrouver à quelques uns autour d'une toile et créer.
- **« Quand il disait à ses amis »** : choisir un texte biblique, y entrer, se l'approprier, savoir à qui on va le lire, apprendre à lire en public.

- **Des jeux coopératifs** : apprendre la fraternité par des jeux de mise en confiance.
- **Psaumes d'hier, prière d'aujourd'hui** : écrire un psaume pour aujourd'hui à partir d'un psaume de la Bible.
- **Goûter le pain et le vin** : dialogues autour d'une dégustation.
- **La fraternité dans la peinture d'une artiste coréenne** : contemplation et partage.
- **La fraternité en poésie** : se laisser habiter par la parole poétique et écrire un poème.
- **La fraternité par le toucher-massage** : expérimenter une autre façon d'être en relation.
- **Des jeux de société** : une façon simple de découvrir une fraternité.





La fraternité éprouvée

Une relecture par Pascal WINTZER



Évêque auxiliaire
de Poitiers,
Pascal Wintzer
est membre de
la Commission
épiscopale de la
Mission de France.

O n m'a doté du statut d' « écoutant » ; justement, à l'écoute d'Emmanuel Falque, je tremble d'avoir été pornographe. Je vous en laisse juges ! Je pense que non, alors je ris-que une parole.

Quelques points que je vous livre, au croisement des rencontres, des événements, de l'Écriture et de la philosophie ; au croisement des personnes et des idées.

Parlant de croisement, je désigne l'entrée dans la fraternité. Si tant est qu'en nous croisant nous nous prêtons attention. Et je crois que ce mot, l'attention, cette attitude du cœur, de l'esprit, et du corps, l'attention, la simple attention, est la condition, sans doute la seule et unique condition,



nécessaire et suffisante, de la fraternité. L'attention, c'est simple, mais simple, cela ne veut pas dire facile.

Et puis, parler de croisement, c'est aussi poser, c'est aussi supposer, la différence. La différence comme déjà là, et la différence comme devant demeurer. Et ce qui sauve la différence, c'est la fraternité, la fraternité comme appel et comme possibilité. Sans la fraternité, la différence devient insupportable.

Je n'ai pu tout écouter, ni tout voir – je ne fus membre que d'un seul carrefour – et j'écoute et regarde à partir d'un point de vue personnel, d'où bien sûr les limites de mon propos.

Je suis « écoutant », mais tout autant « regardant ».

Samedi matin, on se retrouve, on s'interpelle... on se reconnaît, mais aussi des inconnus deviennent des frères et sont salués comme tels : une charmante jeune-femme, Véro, embrasse ses voisins ; assis à côté de ces derniers, je profite également d'une bise !

On se retrouve et on trouve... de nouveaux frères, de nouvelles sœurs ; mais aussi de nouvelles idées.

Alors que l'on arrive avec des idées, des expériences, rassuré de connaître et des visages et des idées familières, on reçoit et les uns, les visages, et j'espère les autres, les idées.

Quelle fraternité ?

Je parle en tant qu'évêque ; mon lien à la Mission de France est récent et il est encore de découverte.

Je l'inscris au sein de liens divers et multiples qu'un évêque est appelé à vivre et à développer. Ceci me dit que la fraternité s'écrit au pluriel ; dans l'Église en particulier, il y a de multiples expressions de la fraternité.

Et pourtant, samedi matin, nous avons entendu ces paroles de l'Évangile de Jean : « *Il y aura un seul troupeau et un seul berger* ». Nous percevons plutôt un troupeau dispersé, éclaté, parfois divisé ; dans l'Église et dans l'ensemble de nos sociétés.

Comment agir ? Quelle fraternité promouvoir ?

On peut concevoir une Église faite de l'addition de fraternités ; le pluriel est respecté, mais le singulier ne peut jamais s'exprimer.



La fraternité ne peut se faire au prix du silence et de la tolérance de tout ; sinon elle devient soit une juxtaposition, soit l'exécution d'un programme défini à l'avance par un seul, voire par quelques-uns. Samedi matin, Juliana terminait son témoignage ainsi : « *Il faut que l'Église soit claire sur sa manière de vivre la fraternité [...]. Il faut que cela soit visible* ».

Ce même samedi matin, l'évangile de la fête de saint Benoît faisait entendre l'appel à « quitter un frère, une sœur, une mère, un père... » Quitter non pour abandonner mais pour retrouver. Sans la perte, on ne peut découvrir le prix des choses, tel ce jeune fils de la parabole de Luc 15 qui ne découvre l'amour de son père qu'après l'avoir quitté.

Ici, on est parti, on a quitté, non pas pour retrouver, mais pour trouver ; ainsi du fils perdu, mais, s'il n'était pas parti, se serait-il trouvé, et même aurait-il trouvé un père ?

La fraternité est à ce prix, celui de la distance, du départ, de l'abandon parfois.

Les lieux de la fraternité

Parler de distance, c'est parler de lieu ; j'ai entendu combien cette question des lieux était présente durant ces jours.

Ce sont les lieux de cette maison. Un exemple : des lieux ont été définis pour les carrefours, mais sans doute qu'aucun des carrefours ne s'est tenu dans le lieu. Celui-ci était nécessaire pour se retrouver, mais ensuite, il était tout autant nécessaire d'aller ailleurs.

Ainsi de la fraternité ; elle ne peut s'édifier que dans la mesure où chacun accepte de vivre un déplacement, de changer de lieu. C'est l'appel de Jésus à Marie-Madeleine au matin de la résurrection : « *Va trouver mes frères* ».

Elle doit changer de lieu ; elle doit accueillir des hommes et des femmes qui lui sont donnés, redonnés, autrement qu'elle pouvait déjà les connaître.

La Genèse fait entendre de tels appels où le lieu est essentiel.

Dieu dit à Caïn : « *Où est ton frère ?* » Et auparavant, il avait dit à leur père : « *Adam, où es-tu ?* » Non que Dieu ignorât la réponse, mais par là, il nous révèle les lieux où nous sommes : Adam est à côté de « son » lieu, il a voulu se faire « comme un dieu », doutant et de Dieu et de sa propre valeur d'homme ; ou bien on a voulu occuper tout l'espace, tel Caïn, ayant exclu de son lieu son frère Abel, mettant en doute le fait qu'être deux en un même lieu retirerait à l'un ou à l'autre son espace.



Le jeune fils de la parabole a aussi quitté son « lieu », il est « hors de lui ». La première étape, non pas de son retour, mais de sa découverte, passe par un « retour en lui-même ».

Et cependant, nous pouvons habiter les mêmes lieux sans partager les mêmes espaces ; je reprends ici des propos entendus dans le carrefour : « On marche sur le même trottoir, on croit que l'on s'est rencontré, compris... on s'aperçoit un jour que l'on est dans des mondes différents. »

Comment vivre la fraternité ?

Que faut-il pour vivre la fraternité ? Suffit-il d'aimer ?

On se rend compte qu'aimer ne suffit pas à construire, à accompagner, voire à sauver la fraternité... Que faut-il d'autre ? De la compétence, des moyens ? Faut-il des « écoles de la fraternité » ? En tout cas, il a bien fallu les quatre jours d'une université d'été.

« Il suffit d'aimer » pourrait cependant être gardé, si tant est, ici comme ailleurs, que nous savons que l'amour ne dispense pas, il engage. Il ne dispense ni de la formation, ni des compétences professionnelles et techniques, etc. L'amour appelle

toujours davantage à les acquérir et à les développer.

Le « il suffit d'aimer » ne peut suffire ; le père de la parabole va devoir exprimer son amour par des gestes envers son plus jeune fils, par une parole pour l'aîné ; assurés de l'amour du père, sans doute pourront-ils exprimer leur relation, et espérons-le leur amour.

La fraternité éprouvée

Des expériences montrent que la fragilité, l'épreuve, contraignent à la fraternité, ou bien à la solidarité : elle se présente comme la seule ressource lorsque l'avenir est fermé. Je pense alors à ces signes de fraternité, d'accueil, de présence, que





sont... une porte qui s'ouvre à des migrants du Sub-saharien qui arrivent abîmés par le voyage ; ou encore au cercle du silence qui oppose la non-violence de son silence et de sa présence aux provocations ; ou bien aussi au risque pris d'actions parfois ambiguës, et aux intérêts mélangés, pour les sans terre et les sans travail à Belo Horizonte, etc.

Autant d'exemples, et combien d'autres qui, à leur manière, donnent chair aux propos de Juliana : « *Il faut que l'Église soit claire sur sa manière de vivre la fraternité [...]. Il faut que cela soit visible* ».

La fraternité est éprouvée, parce qu'avoir la fraternité pour projet, c'est toujours prendre des risques. Et prendre des risques, c'est dépasser les peurs et assumer la liberté.

Vivre la fraternité, la dire, la montrer, c'est donc bien vivre sous le signe du don, le signe de la gratuité.

On m'a rapporté cette phrase qui vient comme un leitmotiv dans la bouche d'un membre de la Mission de France : « Rien n'est dû, tout est don. »

Oui, la fraternité s'exprime dans l'acceptation de la non-réciprocité, et même dans l'acceptation de la non-gratitude.

N'y a-t-il pas là comme une manière d'exprimer ce qu'écrit Benoît XVI, dans son actuelle encyclique *Caritas in veritate* ? C'est au n° 34 :

« L'amour dans la vérité place l'homme devant l'étonnante expérience du don. La gratuité est présente dans sa vie sous de multiples formes qui souvent ne sont pas reconnues en raison d'une vision de l'existence purement productiviste et utilitariste. L'être humain est fait pour le don ; c'est le don qui exprime et réalise sa dimension de transcendance. »

Les sources de la fraternité

Cela conduit, à mon avis, à se poser une autre question, celle des sources. Autrement dit : Y a-t-il un fondement transcendant à la fraternité ? La foi placerait ce fondement en Dieu, en la paternité qui nous établit dans une filiation, et donc dans une fraternité.

Heureusement, nous rencontrons des hommes et des femmes qui vivent cette fraternité, alors qu'ils n'ont pas de référence explicitement chrétienne. Sont-ils sans transcendance qui les fonde dans leur fraternité ? Certes non ! Ils sont de ceux qui transcendent un individu qui ne serait qu'à la recherche de lui-même, pour se vivre en tant que



personnes, en tant qu'êtres humains reliés les uns aux autres, se recevant les uns des autres, et se construisant les uns les autres.

J'aime ici entendre les mots de saint Paul au chapitre 8 de la lettre aux Romains (versets 15-16) : « *L'Esprit que vous avez reçu ne fait pas de vous des esclaves, des gens qui ont encore peur ; c'est un Esprit qui fait de vous des fils ; poussés par cet Esprit, nous criions vers le Père en l'appelant : "Abba !" C'est donc l'Esprit Saint lui-même qui affirme à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.* »

La fraternité suppose aussi des passages, des passages multiples et divers :

- Passage de la fratrie à la fraternité ;
- Passage de l'indifférencié à la fraternité, ou si vous voulez, du non connu à la reconnaissance ;
- Passage du copain au frère, du copinage à la fraternité ; ici, c'est un appel que j'entends à vivre en particulier en Église.

Chacun de ces passages ne peut se vivre sans risque, sans ce risque d'être affecté, d'être changé, d'être blessé ; tel Jacob qui demeurera blessé pas sa rencontre, son combat, avec celui qu'il croise au cœur de la nuit au gué du Yabboq.

Fraternité et filiation

Et puis, j'ai aussi entendu ceci, que la fraternité se conjugue avec la filiation.

Pour être frère, il faut être fils ; autrement dit, il faut se reconnaître comme se recevant de quelqu'un et comme transmettant à d'autres. Les deux fils de la parabole de l'Évangile de Luc ne pourront vivre leur fraternité qu'au terme du texte, alors que la relation à leur père aura été clarifiée ; lorsque la filiation est blessée ou déficiente, la fraternité est en peine.

Emmanuel Falque citait Emmanuel Kant : « *L'intuition sans concept est aveugle ; le concept sans intuition est vide.* »





Je m'inspire de cette affirmation pour formuler une analogie : « La filiation sans fraternité est stérile ; la fraternité sans filiation est fragile (parce qu'insensée) ».

Il y a sans doute ici un des fondements des défis actuels de la fraternité. Dans les familles qui existent aujourd'hui, la filiation n'est plus toujours claire, assurée. Familles recomposées, monoparentales, éclatées, etc. La fratrie, comme lieu naturel de la découverte de soi peut alors être mise à mal.

Pour autant, la fraternité demeure possible ; alors que la fratrie n'est plus naturellement instituée (a-t-elle pour autant toujours été simple ?), la fraternité devient un projet, même au sein des vies familiales.

La fraternité comme projet au sein de la vie familiale, mais aussi la fraternité comme projet et comme chemin pour l'ensemble de la société.

Les frontons des édifices publics mentionnent la devise de la République : « Liberté, Égalité, Fraternité ».

Pourtant, l'égalité et la liberté ne sont pas notre origine, elles ne sont pas un donné initial que nous ne pourrions que perdre. La liberté et l'égalité sont notre ambition, et elles deviennent notre projet à la mesure où nous choisissons la fraternité.

On comprend alors que la fraternité s'inscrit dans un jeu de réciprocité. En lisant la parabole du bon samaritain, au chapitre 10 de l'Évangile de Luc, j'entends l'appel à se rendre proche de l'autre, à le regarder et à le traiter comme un frère, mais j'entends tout autant l'appel à accepter que l'autre se fasse proche de moi. Mon prochain, il est à la fois celui vers qui je me penche, et celui qui se penche vers moi.

Je ne suis donc pas uniquement l'auteur de la fraternité, j'en suis aussi le bénéficiaire, lorsque je suis regardé, appelé, voire lorsque quelqu'un m'adresse une bise affectueuse.

Cela est un chemin pour chacun, mais permettez à « l'étranger » que je suis un peu au milieu de vous de vous adresser aussi ces questions :

- De qui la Mission de France est-elle la fille ? Autrement dit, quelle est la généalogie qui explique votre présent et désigne votre futur ?
- Et aussi, de qui la Mission de France se sent-elle la sœur ? Au sein de l'Église catholique, mais aussi en dehors de cette Église. Pour cette question, je crois qu'il faut aussi entendre l'appel à la fraternité, et non seulement à la fratrie, l'appel à la fraternité, et non seulement aux copains et aux copines.



Cela ouvre alors à cette fraternité où je suis appelé à aimer les projets de l'autre ; où je me réjouis de ses réussites ; et même, desquelles je peux me faire le participant.

Conclusion

Une conclusion, mais en faut-il une, m'est inspirée par une remarque d'Emmanuel Falque. Il a affirmé, à un détour de son exposé, « *je suis un peu mystique sur les bords !* » Je me suis interrogé, c'est au cœur que l'on est mystique, au centre de son être.

En fait non ; il faut échapper à cette distinction, voire à cette opposition : la mystique passe par la chair, elle passe par les bords, par nos frontières ; on pourrait dire aussi par nos limites, à tous les sens de ce terme : par la reconnaissance simple



et heureuse de ces limites qui nous font homme, et par ces limites naturelles de notre corps que sont nos zones frontières, autrement dit, nos lieux de la relation.

C'est bien aux marges que se joue le sens de l'essentiel.

Le signe ultime de la fraternité, c'est un geste et une parole, un geste qui se joue aux frontières ; c'est le geste qui lave ces frontières du corps que sont nos pieds. Mais, comme le dit Jésus à Pierre, parce que les limites, les frontières, les pieds sont lavés, c'est toute la personne qui est touchée.

Si nous avons à être des mystiques, c'est sur les bords qu'il faut l'être ; tel est un chemin de la fraternité.

C'est certainement la raison pour laquelle, dimanche soir, ce sont les pieds qui ont été honorés, non pas en étant lavés, mais en recevant une paire de sandales. ■

Retour en images



COULEURS AXES

Axe 1 Vivre la solidarité avec les pauvres (Christophe Rouat - Nigistoban) Salle 22

Axe 2 Vivre ensemble la dimension internationale ici et là-bas (Jacques Lucot - N Oub Postea) Salle 23

Axe 3 Nous engager pour de nouveaux modes de vie (Bruno Ley - Abre-Tourer) Salle 24

Axe 4 les questions nouvelles autour de la famille... (Hugues Levent - Daniel Lepin) Salle 25



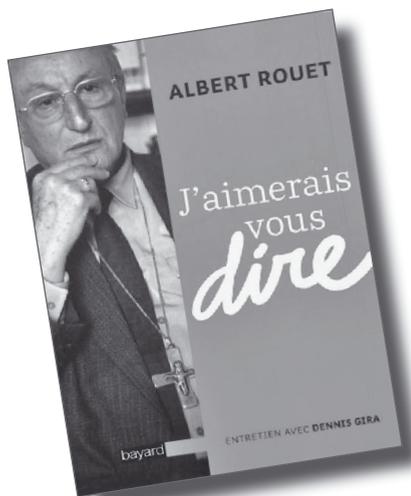




P. Albert ROUET

J'aimerais vous dire

(Entretien avec Dennis GIRA), Bayard 2009



Présenté par Eric BRAUNS

O n ne peut pas résumer le contenu d'une trentaine d'heures d'entretien, en particulier lorsque sont abordées presque toutes les questions d'importance dans la vie de la foi chrétienne. Ce n'est pas un débat ou une confrontation : le théologien Dennis Gira est là pour relancer l'exposé des convictions du P. Rouet ou pour solliciter son avis sur une attitude ou un propos contemporains. Dès la préface, deux souhaits sont exprimés. Face à la rigidité et aux dogmatismes qui tentent les courants de notre époque, il serait urgent de convoquer un esprit plus critique : « *Chacun s'affirme différent. Et le dialogue déperit. La modernité apprécie ces rigueurs assurées. La postmodernité se montre plus critique d'elle-même.* » (p. 10) Et l'autre vœu concerne un regain de goût et d'étonnement, non pas

pour la religion, mais pour l'inépuisable verdure évangélique. Seul un homme indifférent peut trouver fade ou abstrait le style du message de Jésus : « *La foi n'est pas d'abord un problème de langage. Elle est d'abord un problème d'intérêt. Rendons la foi intéressante, et les mots de la foi chanteront ! Rendons la foi attirante, et les boiteux marcheront !* ». (p. 11)

L'aspect le plus attirant dans ces causeries tient dans les redites et les insistances dont elles sont ponctuées. Nous en retenons quatre : avant tout, l'accent mis sur le rapport à l'Écriture, ensuite une vigilance sur les mots, la réflexion sur la relation et, enfin, la question de l'inculturation.

Le rapport à l'Écriture

Les quarante premières pages sont une méditation à haute voix à propos de saint-Hilaire de Poitiers et de sa conver-



sion. Lointain successeur de l'évêque du IV^e siècle, le P. Rouet est frappé par le fait que ce père de l'Église a découvert l'incarnation du Christ d'abord dans cette Écriture transmise qu'il reçoit comme « *le Christ commentant Dieu ou se commentant lui-même.* » (p. 35) Hilare a placé toute son énergie dans l'exposition et l'explication de l'Écriture parce qu'il n'a jamais jugé personne indigne ou incapable de l'écouter. Et cependant l'église de Poitiers était composée de gens très humbles et sans instruction. L'époque était troublée et l'hérésie d'Arius triomphait dans les hautes sphères d'un Empire qui tenait encore à peu près sa cohésion et sa puissance. Entendre la Bible, y revenir sans cesse jusqu'à en devenir l'hôte et en recevoir son aliment, tel est le vrai chemin de la conversion. Autrefois, on était si peu convaincu de cet enracinement parmi les catholiques que la liturgie de la parole était proprement escamotée au profit de la vraie messe qui commençait à l'offertoire. On parlait d'avant-messe ou d'introduction car, depuis la Contre-Réforme, tout était centré sur la liturgie du pain.

L'avant-dernier chapitre (chap. 9) qui traite de la vie spirituelle revient sur l'importance du recours à la Bible et de

la pérégrination à travers elle. Cet « exode » est irremplaçable, cette référence à une « parole autre » (p. 299), à moins que la parole que nous échangeons ne soit ou le monopole de l'évêque ou celui de la communauté.

L'attention aux mots

La nouveauté et la vitalité de l'Évangile se manifestent dans sa capacité à trouver ses mots. Ainsi l'incarnation du Christ se poursuit dans la venue au langage de la foi qu'il éveille. Mais les mots changent et ils ne sont « justes » qu'un temps seulement, ce qui voue à l'échec toute tentative de fixer une fois pour toutes dans des formules rigides l'expression de l'amour du Père pour l'humanité. Cette tâche sans cesse à recommencer qui consiste à donner une voix au credo est abordée au chapitre 2. L'effort que l'on doit faire pour entrer dans les sémitismes de la Bible est une bonne école pour apprendre ensuite à traduire dans les cultures d'aujourd'hui ce que l'on a lu et vécu.

Avec deux exemples, le P. Rouet montre comment les mots travaillent sans nous. L'expression « ce que les mots veulent dire » est exacte parce qu'elle dénote que les mots parlent tout seuls

dans une culture. Si on prend le mot « rationnel » dans notre aire culturelle, il évoque aussi bien que tous les hommes sont doués de raison que la qualité logique d'un discours. Or, ne faut-il pas distinguer le fait de la capacité à raisonner, la rationalité, commune à l'espèce humaine, et les nombreuses formes distinctes que prend le rationnel dans les cultures ? L'aptitude à penser ne donne pas naissance à des pensées identiques (p. 79). Le deuxième exemple concerne l'ambiguïté du terme « universel » : « *Or, à mon sens, il n'y a pas de mot plus opposé à la nature de l'Église que l'universalité.* » (p. 186) Est universel ce que l'on retrouve rigoureusement identique en tous lieux de la terre, autrement dit ce qui est uniforme. Par suite de conventions internationales, les symboles de telle signalétique sont les mêmes partout dans l'électronique ou le transport aérien. Le commerce mondial a imposé à la planète des normes, des termes, et même un imaginaire. Le P. Rouet oppose à cela la catholicité qui est le contraire d'une réduction à l'unité. Permettre à chaque culture particulière touchée par le message évangélique de s'en emparer et de restituer à sa manière propre sans renoncer à son humanité, telle est la fonction



d'une Église catholique qui ensuite relie entre elles ces expressions. L'Église n'est pas une multinationale parsemant ses agents clonés sur la planète, mais elle est une communion de fidèles.

Un être de relation

Qu'il s'agisse de la vérité, de l'altérité, du baptême, de la vie spirituelle ou de la vie morale, si l'on veut non seulement être compris mais avancer sur ces sujets, il faut cesser de définir l'être humain en général comme une essence douée de propriétés bien déterminées. Non seulement chaque être évolue continuellement, ce qui disqualifie toute mesure commode, mais il est une sorte de synthèse de ce que sont les relations au cœur desquelles il tient. Une personne humaine n'est pas la résultante passive de ses relations mais ce qu'elle en fait ou ce qu'elle en tire. Contre l'accusation de relativisme, il faut montrer que l'écoute de la parole du Christ (et de la parole biblique en totalité) nous préserve de toute espèce d'éclectisme indifférent qui envahit ce qui reste de religiosité parmi nous.

Ceux qui fulminent contre l'esprit des Lumières et contre l'individualisme qu'elles nous ont laissé en héritage

pensent résister en appelant à plus de discipline et de conformité à la loi, au règlement, aux rubriques. Or, le P. Rouet souligne que ce resserrement est, au contraire, l'aveu de la victoire des Lumières. Le rapport à une liste de décrets, l'observance stricte, isolent l'individu dans un vis-à-vis avec le Dieu des tables de la Loi : il n'y a plus que lui et l'ordre reçu, la formule récitée, le rite accompli. Il n'y a plus de lien de communion car nous faisons tous la même chose chacun de son côté, plus d'histoire possible, plus de marche en avant. « *C'est pourquoi, me semble-t-il, une réflexion éthique sur les relations est primordiale par rapport à des exigences individualistes. En effet, ces dernières vont placer l'individu devant l'impossibilité concrète de les réaliser, ou bien le mettre tellement en porte-à-faux par rapport à ceux qui l'entourent que l'exclusion restera la seule solution.* » (p. 313) Aucun individu n'est le seigneur et maître de lui-même. En revanche, on accède à la stature d'une personne dans l'existence avec d'autres. Dans le chapitre 6 concernant l'altérité, il est clairement exposé comment cette altérité que nos mœurs contemporaines tendent à abolir dans le même est rétablie dans le Christ.

Vivre une relation avec le Christ, c'est faire l'expérience de sa proximité en humanité et de son éloignement. En cela, il est aussi un Dieu caché qui n'arrête pas de partir en voyage comme le maître des paraboles. « *Pourquoi Pierre et Paul sont-ils frères ? Parce que l'amitié du Christ les a rapprochés. C'est une amitié sur laquelle ils ne peuvent pas mettre la main puisqu'Il est parti, c'est une amitié dont ils ne maîtrisent pas la mesure, c'est une amitié dont ils ne sont pas la source. Autrement dit, c'est l'absent qui nous permet à nous-mêmes de nous retrouver.* » (p. 192)

L'inculturation

Le thème n'est pas inédit, surtout pour ceux qui ont vécu Vatican II et ses suites. Qui a jamais prétendu annoncer l'Évangile sans emprunter à la culture et à la langue de ceux auxquels il s'adressait ? Même Paul à Athènes s'y est essayé bien que sans succès. Le respect de nos interlocuteurs, de leur vision du monde et des soucis qu'ils portent, est la vertu missionnaire par excellence. Parce que le salut apporté par le Christ est promis à tout homme sans exception, là où il est et sans exigence préalable qu'il se dépouille de ce qu'il est. Ce n'est pas une



affaire de technique d'adaptation mais un geste de foi : l'Esprit souffle où il veut et le Dieu des juifs et des chrétiens ne fait pas acception des personnes. Il n'y a aucune raison de river la foi à une philosophie mais on ne communiquera pas la foi sans une philosophie. Le christianisme doit trouver à se dire mais tout n'est pas pour autant christianisable.

La question revient souvent mais on sent qu'elle ne peut être tranchée une fois pour toutes. Il s'agit de se plonger sans frilosité dans les signes des temps, dans les mutations, dans les fonctionnements symboliques, là où l'on se trouve mais en conservant son discernement. La prédication d'Arius était tellement en connivence avec la culture de l'Empire qu'elle est devenue majoritaire mais a cessé d'être chrétienne. Le plus inculturé, celui qui pensait dans les catégories communes, c'était l'hétérodoxe et non Hiltaire. Plus loin, le P. Rouet approuve les pères grecs de ne pas avoir purement et simplement repris à leur compte la philosophie à la mode. Dans le chapitre 3 sur le questionnement, il rejette la conception scientiste de la vérité qui a force de loi

dans notre société. Si l'Église veut être entendue, elle doit s'enraciner dans l'aujourd'hui mais elle n'est pas tenue d'adopter n'importe quoi. Elle doit savoir ce qu'elle refuse et pourquoi elle le refuse. Par exemple, elle perdrait tout en adoptant l'idéologie massive de la communication d'après laquelle tout est communicable a priori, le lexique doit être purgé de tout terme spécialisé, un texte doit être transparent à une seule signification et immédiatement consommable, etc. Nous nous condamnerions à nous laisser impressionner par des « néo-sophistes » qui confondent brièveté avec pauvreté, intelligibilité avec insignifiance et un message vrai avec un vrai message. Quel critère peut mieux nous aider à prendre et à laisser que la fréquentation de l'Écriture, école de patience dans l'interprétation ?

L'ensemble de ces pages diffuse une grande liberté de ton et la communique au lecteur. Le christianisme peut être un affreux générateur d'angoisse comme il peut aussi être libérateur. A condition d'être vécu, partagé et célébré dans une communauté ni imbuée d'elle-même ni fermée aux critiques. Alors que l'Église se

montrait « diplomate » sur les questions de justice internationale, elle était in-traitable sur les infractions individuelles. « *Les gens ont résisté tant qu'ils ont pu aux inquisitions moralisatrices pesant sur leur conscience. Ils en sont venus à rejeter une religion qui se faisait scrutatrice des consciences, voire investigatrice, soupçonneuse, sourcilleuse. Un tel moralisme excessif crée non seulement de l'indifférence, mais un refus, un rejet de la foi et donc, de l'athéisme.* » (pp. 316-317) Si le livre ne clôt aucune des questions qu'il aborde, il ouvre des pistes fécondes et apporte cette liberté de penser sans laquelle la foi ne serait qu'idéologie et n'aurait aucun titre à annoncer un salut. Ce qui importe, c'est de sauver des personnes dans leur vie morale, dans leur vie spirituelle, de les aider à ne pas voir leurs doutes comme des péchés mais de leur rendre la patience de la recherche de la vérité. Il n'existe pas d'échelle d'évaluation de la sainteté, sauf pour ceux qui certes ont entendu la Bible mais sans jamais l'écouter. Tout homme est accepté par Dieu quel que soit son état et la foi grandit seulement dans l'intimité d'une relation avec le Christ vivant. ■

Livres reçus à la Rédaction

de la Lettre aux Communautés

(Depuis Août 2009)

Hubert HERBRETEAU	<i>La fraternité Entre Utopie et réalité</i>	Éd de l'Atelier
Joseph BOUCHAUD	<i>Les pauvres m'ont comblé de leurs richesses</i>	Éd Salvator
André REBRÉ	<i>L'Évangile au fil des jours</i>	Éd de l'Atelier
Marie-Hélène BOUCAND	<i>Dire la maladie et le handicap De l'épreuve à la réflexion éthique</i>	Vuibert (espace éthique)
Une équipe sous la direction de Bernard UGUEUX	<i>La fraternité Faiblesse ou richesse ?</i>	Albin Michel
Pierre de LAGARDE	<i>Dictionnaire des grands témoins de l'Invisible</i>	Éd Salvator
Centro ASTALLI	<i>La nuit de la fuite Histoires de réfugiés en Italie</i>	Desclée de Brouwer
Pierre BOZ	<i>Une fin des temps Fragments d'histoire des chrétiens en Algérie</i>	Desclée de Brouwer
Bernard LECOMTE Entretiens avec Marc LÉBOUCHER	<i>Pourquoi le pape a mauvaise presse</i>	Desclée de Brouwer